RÉFUTATION

DE LA

DOCTRINE MÉDICALE

DU DOCTEUR BROWN,

MÉDECIN ÉCOSSAIS;

Suivie d'une Notice sur l'Électricité, le Galvanisme et le Magnétisme, sous le rapport des Maladies nerveuses.

PAR M. POMME,

Docteur en Médecine de l'ancienne Université de Montpellier, des Sociétés académiques de Paris, de Vaucluse et de Marseille; correspondant de l'Académie celtique, et de la Société de Médecine d'Avignon.

Troisième Édition, revue corrigée et augmentée.

Veritatem dies aperit. SÉNEQUE.

A ARLES,

De l'Imprimerie de G. MESNIER; place N. D. la Major, n.° 54.

Et se vend

A PARIS, chez CUSSAC, Imprimeur-Libraire, rue Croix des Petits Champs.

1808.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

Deux opinions contradictoires dans leurs effets partagent aujourd'hui les Médecins; c'est celle de Brown, en contraste avec celle que j'ai publiée dans mon Traité des Affections vaporeuses des deux sexes; et ces deux médecines sont en ce moment à l'ordre du jour; d'après une nouvelle traduction de l'ouvrage de Brown, par Fouquier, médecin de Paris.

Celle de Brown, nous crispe, nous brûle et nous enflamme; la mienne, au contraire, nous raffraîchit, nous humecte et nous détend, quand la fibre est sèche et crispée; celle-là fait des martyrs; celle-ci fait des miracles; celle-là n'est fondée sur rien, elle est l'effet d'une imagination exaltée; celle-ci est fondée sur la doctrine d'Hippocrate; c'est la médecine de la nature; c'est celle de la raison; l'autre est un piège

RÉFUTATION

DE LA

DOCTRINE MÉDICALE

DU DOCTEUR BROWN,

Sous le rapport des Maladies nerveuses.

QUARANTE-huit ans se sont écoulés depuis la publication de mon Essai sur les Affections vaporeuses des deux sexes (*a*) ; j'ai prouvé et démontré dans cet opuscule, qui a été suivi d'un Traité complet en trois volumes, déjà traduit en plusieurs langues étrangères (en Italien, en Espagnol, et en Anglais), que la tension des nerfs, et non le relâchement, étoit la véritable cause de ces maladies, le plus souvent incurables et mortelles avant ma découverte ; puisqu'on en attribuoit la cause à la foiblesse des nerfs, et que l'on se conduisoit en conséquence de cette erreur.

(*a*) Essai sur les Affections vaporeuses des deux sexes, contenant une nouvelle méthode de traiter ces maladies, fondée sur des observations, par M. Pomme le fils ; à Paris, chez Dessaint et Salliant, libraires, rue S. Jean de Beauvais, 1760.

J'ai fait, d'après cette nouvelle méthode, des cures sans nombre ; mes prosélytes en font chaque jour en suivant mes préceptes; il est peu de ville en France où il n'y ait des témoins de leurs succès et des miens ; et ces succès, je les répète chaque jour en présence de mes détracteurs : une doctrine si constamment salutaire a été cependant critiquée depuis sa naissance jusqu'à aujourd'hui ; et je m'attends bien à la voir critiquer encore par des raisons qu'il est prudent de taire.

J'ai répondu à tous mes adversaires, sans exception d'aucun, avec les armes à la main ; c'est-à-dire par des exemples de guérison aussi concluans qu'incontestables ; et me croyant arrivé au terme de toutes ces contestations, j'ai trouvé, à Paris, dans un voyage que j'y ai fait en l'an XI (appelé par M. de Boufflers), des contradicteurs que je ne connoissois pas ; ce sont les partisans de la doctrine de Brown, qui se sont égarés avec lui dans un dédale d'erreurs. Il vient de paroître une troisième traduction française de cet ouvrage, par Fouquier médecin de Paris. En attendant de faire mieux ; je donne aujourd'hui au public une légère esquisse de l'opinion très-extraordinaire de Brown ; ce que je dirai suffira pour faire connoître la différence qu'il y a entre sa doctrine et la mienne.

Le premier volume de la traduction de Chortet, qui a précédé celle de Fouquier, contient une

exposition succincte de la médecine de Brown ; celle-ci est étayée de 16 observations, puisées dans les ouvrages des médecins Browniens, sur les maladies qu'ils appèlent *asthéniques* ; dont la plupart sont appelées très-gratuitement nerveuses ; et dans ces observations cliniques, faites dans les hôpitaux de Bamberg, de Pavie et de Wurtzboug, on voit figurer le vin pour la boisson ordinaire des malades, sans égard à la fièvre et à l'inflammation des viscères ; on voit figurer ensuite les bouillons gras, assaisonés avec les épices, le quinquina, l'esprit de vin, les élixirs, l'éther, le camphre, le musc, l'alkali volatil, l'alcohol, le rhum, et l'opium, enfin, remède favori de Brown.

D'après cet apperçu, on peut bien dire que cette pharmacopée ressemble à une machine infernale, avec laquelle on a voulu détruire sans doute l'espèce humaine ; mais l'école de Paris et celle de Montpellier ont prononcé contre elle, ce qui me rassure, ainsi que les autres antagonistes de Brown. Nous remarquerons en passant, que l'imprimeur de la traduction de Chortet, qui nous annonce, en sus, une encyclopédie en 24 volumes in-12, s'appèle *La Mort*. Quand aux maladies *sthéniques*, l'auteur les a reservées pour une autre occasion ; mais il nous prévient que les observations de ce genre ne seront pas nombreuses ; puisque Brown les a réduites au trois pour cent, comme

on le verra ci-après. Pauvre humanité, entre les mains de qui est-tu livrée !

La médecine de Brown consiste donc à fortifier des nerfs relâchés, selon lui ; et la mienne consiste, au contraire, à relâcher des nerfs trop tendus et trop secs. Brown appuye sa doctrine sur le *laxum* et le *strictum* de Thémison, qu'il se garde bien de nommer pour couvrir son plagiat ; et dans sa théorie, il déraisonne, à révolter ceux qui sont déjà instruits sur cette matière ; et s'il faut en fournir la preuve, la voici :

L'excitabilité, nous dit-il, distingue les corps vivans, des corps inanimés ; mais il évite avec soin toute recherche sur la nature de cette excitabilité ; desorte que l'on peut dire que cette excitabilité est tout-à-fait idéale ; et je ne suis pas le seul à rejeter cette hypotèse, puisque Weikard, l'un de ses traducteurs, avoue dans son discours préliminaire, pag. 30 ; que la nature de cette excitabilité, comme celle de tant d'autres choses, est, et sera toujours un secret impénétrable.

C'est sur cette hypotèse que Brown a établi son système ; d'où je conclus qu'étant fondé sur une supposition, il est inadmissible par des médecins qui cherchent à guérir. Tels sont les écarts de l'imagination de cet homme singulier ; et c'est précisément cette singularité qui lui a fait tant de partisans.

Il appèle ensuite forces excitantes, les puissances qui maintiennent la vie; mais quelles sont ces puissances ? il ne nous l'apprend pas. Il les distingue cependant en internes et en externes; qui, agissant sur l'excitabilité, maintiennent la vie; ce qui nous présente un premier paradoxe; car les phisiologistes savent que les ressorts de l'horloge de la vie s'usent continuellement entr'eux; et cette vérité, Madame Deshoulières nous l'apprend par les beaux vers suivants.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend.
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont envain son orgueil se défend.
Il commence à mourir, long-tems avant qu'il meure;
Il périt en détail imperceptiblement;
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure,
N'en est que l'accomplissement.

Notre docteur parle ensuite des forces excitantes, et stimulantes, et de tout ce qui est capable de modifier l'excitabilité; elles produisent le degré d'excitement qui constitue la santé; c'est-à-dire que sans excitement ou sans irritation, ce qui est une même chose, il n'y a point de santé.

Ce second paradoxe me rappèle la dilatation des tuyaux nerveux, et la constriction de ces mêmes tuyaux; c'est encore les bains tièdes et le lait que Tissot range contradictoirement dans la

classe des antispasmodiques ; c'est encore le spasme tonique et atonique de M. Chrétien, dont j'ai parlé ailleurs ; tant il est vrai que ce sont les plus grands génies qui s'égarent, quand ils enfantent des nouveaux systèmes.

Si Brown parle ensuite de la fièvre, il rejette avec mépris l'opinion de Sydenham, qui s'exprime assez clairement pour être entendu ; en nous disant, que c'est ici un effort de la nature ; « *naturæ conamen materiæ morbificæ exterminationem in ægri salutem omni ope molientis* ». Et quoique Hippocrate aie dit : « *natura morborum medicatrix* » ; il ne prétend pas moins que la nature n'est bonne à rien, et que la pharmacie est au-dessus de la nature ; il ne reconnoît pas non plus de matière fébrille ; c'est aux solides relâchés qu'il en veut ; c'est pourquoi il prône les excitans et toutes les drogues qu'il puise dans sa pharmacopée.

S'il parle des maux des nerfs, du spasme, des convulsions ; c'est à la foiblesse de la fibre qu'il les attribue, et non à la tension de cette même fibre ; et par une conséquence naturelle, il appèle à son secours tous les antispasmodiques connus. Un de ses traducteurs (Weikard), en adhérant à l'opinion de son maître, nous dit, en effet, tome II, pag. 23 : que loin de dépendre (ces maladies) d'un excès de force, elles sont produites, au contraire, par la foiblesse des nerfs ; comme le prouve,

dit-il, l'efficacité des stimulans; ce qui n'est plus un paradoxe, mais un mensonge grossier; car si je prends l'assertion de Weikard dans un sens contraire, ce qui ne peut pas être autrement, je dirai une contre vérité, que j'appuye sur mon expérience, et sur celle de tous les médecins de bonne foi, qui attestent le contraire de l'assertion de Weikard; expériences consignées dans mes œuvres, qui publient les tristes effets des stimulans, et les guérisons sans nombre, opérées par des remèdes dont l'action est diamétralement opposée à ceux-ci; à moins que Weikard entende parler des effets momentanés des antispasmodiques; ce qui ne peut pas entrer dans cette contestation, comme je le prouverai dans le cours de cette réfutation.

Qui est-ce, en effet, qui en a fait une épreuve plus tragique que Madame Laugier, déjà citée dans mon Mémoire sur l'abus du quinquina? laquelle Mde. Laugier fut obligée de recourir aux bains tièdes pour calmer les irritations qu'avoient procurées chez elle les antispasmodiques; irritations d'autant plus profondes qu'elles avoient plié son corps en deux, comme si les vertèbres eussent été enkilosées; et qui ne fut guérie que par le secours de cent cinquante bains tièdes de trois heures chaque; ce qui ne peut pas être contesté, puisque cette guérison a été opérée à Arles, sous les yeux de mes concitoyens: étoit-ce là de la foiblesse ou

de l'atonie ; et n'étoit-ce pas au contraire la plus insigne roideur ?

A côté de cette observation, j'en citerai une autre ; c'est celle que M. Bouchon, médecin à Usez, m'a communiquée ; et celle-ci paroîtra, sans doute, plus extraordinaire que la précédente ; puisqu'il s'agit d'un tremblement convulsif de tous les membres, dont une jeune fille, âgée de six ans, fut attaquée ; lequel symptôme parut d'abord à ce médecin provenir de la foiblesse des nerfs, n'ayant jamais pu concevoir qu'il pût être l'effet de la tension de la fibre, dans un âge si peu avancé, qu'il traita par conséquent avec des purgatifs et des vermifuges ; mais quelle fut sa surprise quand il vit que le tremblement convulsif augmentoit par l'effet de ces remèdes excitans ; ce qui l'obligea à recourir promptement au petit lait et aux bains tièdes, qui la guérirent.

Quel eût été, en pareil cas, l'effet de la méthode de Brown ? peut-on douter qu'elle n'eût détruit ce jeune corps en peu de tems ? Mais si cet état spasmodique a eu lieu dans une fille âgée seulement de six ans, où l'on ne reconnoît que foiblesse et atonie, doit-on s'étonner de la rencontrer si souvent dans les adultes ; dans ces personnes qui ont la fibre forte, et qui ont fait usage de tout ce qui peut l'avoir portée à ce degré de tension et de roideur, que nous observons si fréquemment ?

A côté de cet exemple, j'en citerai un autre non moins extraordinaire, qui a fait impression sur tous ceux qui en ont été les témoins ; le voici : un enfant de sept mois a la fièvre avec assoupissement, dans le tems de la dentition ; on la juge faussement d'un caractère malin ; et l'on donne des cordiaux qui n'étoient point indiqués, ce qui aggrave les symptômes ; on place des vésicatoires entre les épaules, et puis deux autres sur chaque jambe, sans avoir prévu ou pu prévoir que les nerfs de cet enfant n'étoient pas encore pourvus de leur enveloppe muqueuse ; ces vésicatoires agacèrent si fort le genre nerveux, que les mains et les pieds de cet enfant se contractèrent ; ils furent roides comme une barre de fer, et l'enfant mourut dans cet état de contraction, que l'on n'observe que dans les adultes.

On voit par ces exemples, qui ne sont qu'un échantillon de tous ceux que je pourrois citer, combien est éloignée de l'expérience l'assertion de Weikard, sur les effets des stimulans dans l'affection spasmodique, qu'il attribue mal à propos, avec son maître, à la foiblesse de nerfs. Cette fausse théorie a fait plus de mal encore, en donnant lieu à une nouvelle hypotèse aussi ridicule que la précédente ; elle consiste dans la division que l'on voudroit admettre de ces maladies en deux classes distinctes et séparées ; ce sont ceux qui prétendent

reconnoître, avec M. Chrétien, un spasme tonique, et un spasme atonique, ce qui est aussi extraordinaire que tout le système de Brown.

Mais je demande à ceux qui ont enfanté cette hypotèse; quels sont les divers états de la fibre nerveuse; ceux avec lesquels la sensibilité est fortement liée ? Il est évident que l'extrême sensibilité que l'on remarque dans les femmes vaporeuses, est due à l'une des trois causes ci-après : 1.° à la délicatesse de leurs nerfs; 2.° à leur rigidité et à leur sécheresse; 3.° à la chûte de l'enveloppe muqueuse ; ce qui est incontestable.

Mais Tissot, Fouquet et Robert Whit, entendent par délicatesse des nerfs, un état de foiblesse permanent; et quand ils viennent à la preuve de leur opinion, toute contradictoire qu'elle est avec les remèdes qu'ils lui opposent, ils citent un exemple des mauvais effets des toniques, dans une fille sujette à des mouvemens convulsifs, que lui avoient procuré l'usage trop fréquent d'un vin chalibé (*c'est Tissot*, lui-même, *qui tient ce langage*); que penserai-je alors d'un pareil système ? un homme impartial, tout-à-fait étranger à cette dispute médicale, répondra qu'on ne s'entend pas; pour moi, je dis que non seulement on ne s'entend pas; mais encore qu'on ne veut pas être entendu, *pour laisser courir l'eau*, comme me répondit autrefois le célèbre Fizes : et voilà pourquoi cette dispute sera éternelle,

éternelle, au préjudice de la science médicale et des malades.

J'ajoute que la fibre nerveuse qui a perdu son enveloppe muqueuse, ressemble beaucoup à celle des enfans, ainsi que je l'ai enseigné ailleurs; elle est tellement fine et déliée qu'elle ne peut garantir les nerfs de l'impression que fait sur eux une force excitante, dont les mouvemens insolites peuvent produire des effets douloureux réellement spasmodiques; Malpighi, en reconnoissant le défaut de cette enveloppe muqueuse, cite un homme qui avoit l'enveloppe externe de la langue, si fine, que tout ce qu'il mangeoit lui procuroit de la douleur, excepté l'eau et le lait qu'il avaloit sans peine.

Il est nécessaire (dit Lametrie): « qu'il y ait quelques guaines entre les corps sapides pour tempérer le goût »; le fameux Bichat tient à peu près le même langage. La même chose arrive, nous dit encore Lametrie, si l'enveloppe des nerfs est trop *sèche*, *dure et calleuse*, ce qui caractérise le racornissement, que la plupart des physiologistes, et nommément Tissot, n'ont pas voulu reconnoître.

Je dis encore, que si les femmes sont si vives en général, et si sensibles; c'est que la disposition de leurs fibres se rapproche beaucoup de celle des enfans, et des personnes dont je viens de parler; c'est sans doute cet état nerveux qui a donné

lieu à l'erreur de ceux qui soutiennent encore qu'il y a des maux de nerfs *par atonie*; c'est cette disposition de la fibre que M. Fouquet appèle laxité, vibratilité (*a*) ; mais comment pourra-t-elle être appelée laxité, quand les toniques lui sont contraires ? comme ils le sont en effet d'après l'aveu de Tissot, soutenu de l'exemple qu'il a cité.

Qui est-ce qui pourra accuser de relâchement l'extrême sensibilité que l'on observe dans le premier âge de la vie ? que de vivacité, que de pétulance, que de mouvemens, que de sensation rapides et variées ! est-ce là du relâchement, ou de l'atonie ? non sans doute ; et lorsqu'on trouve chez une femme adulte une disposition semblable, l'appelera-t-on atonie ? qu'on en juge par les symptômes que l'on remarque dans les maladies où cette atonie préside réellement ; faudra-t-il les citer ? les voici : 1.° Le défaut de sensibilité. 2.° Des mouvemens lents et paresseux. 3.° Une surabondance d'humeurs et de sérosités. 4.° Des organes noyés, empâtés, incapables de réaction ; ce qui donne lieu à des hydropisies générales et particulières ; tels sont les symptômes de l'atonie réelle, et non ceux

(*a*) C'est après avoir traité pendant deux ans Madame de ***, et après l'avoir rendue incurable avec cette laxité prétendue, que la malade qui a beaucoup d'esprit, en remerciant M. Fouquet, lui demanda, assez plaisamment, s'il croyoit avoir gagné l'argent qu'elle lui donnoit.

de l'état spasmodique ; c'est ici où les toniques triompheront sans craindre d'exciter trop vivement la sensibilité, qui, en pareille circonstance, est hors d'atteinte.

Mais on trouvera cette sensibilité exquise dans l'état opposé ; c'est-à-dire dans la tension de la fibre, dans sa sécheresse et dans sa rigidité, dans ces affections vaporeuses, enfin, où le desséchement est porté si loin, qu'il occasionne la chûte et le dépouillement de l'enveloppe muqueuse des nerfs et des tuniques internes de certains organes qui en sont affectés, tels que la matrice, la vessie et les intestins, dont on trouve des exemples dans mon Traité des Affections vaporeuses des deux sexes, dans Arètée, dans Bichat, et ailleurs.

J'observe, dit Barthéz, dans celui de ses ouvrages qui a pour titre *De la science de l'homme*, pag. 46, qu'en général la sensibilité est augmentée dans les parties molles, lorsque leurs fibres sont tendues avec violence par des causes externes ; et après ce premier aveu, il ajoute : « les malheureux qui sont appliqués à la question, lorsque leur membres sont le plus cruellement étendus, peuvent être soulagés, si on verse par dessus de l'*eau tiède*, qui affoiblit à l'instant cette tension ; mais s'ils sont frappés légérement, pendant la torture, avec un bout de corde, les douleurs deviennent insupportables » ; ce second aveu de la part d'un de mes antagonis-

tes prononcé, termine toute discussion à ce sujet.

Tissot a déjà paru en contradiction avec lui-même; Barthéz l'imite dans son erreur, quand il attaque ma doctrine avec sa méthode perturbatrice; et moi qui les prend tous les deux sur le fait; je suis d'autant plus autorisé à leur opposer une théorie contraire, que je l'appuye d'une longue expérience qui ne se dément jamais.

Mes adversaires les plus redoutables, ces hommes si célèbres par la fécondité de leurs écrits (*ouvrages qui obscurcissent la science au lieu de l'éclairer*), reconnoissent donc avec moi que la sensibilité est attachée à la tension de la fibre, et que le relâchement de cette même fibre fait cesser cette sensibilité. Il est donc démontré plus que jamais, que les affections vaporeuses, qui sont toujours accompagnées de cette sensibilité extrême, ont pour cause immédiate la tension des nerfs et non le relâchement; le spasme, l'éréthisme sont donc les causes des douleurs vives, des impressions fâcheuses et désagréables qu'éprouvent de la part des objets extérieurs, les personnes qui en sont affectées; c'est ainsi qu'un coup frappé à une porte, et à l'improviste, fait tomber en défaillance une femme vaporeuse, et quelquefois un homme à vapeurs (*a*), par la sensation pénible que le bruit

(*a*) Je connois un homme qui porte si loin cette sensibi-

fait éprouver aux nerfs auditifs; sensation qui se communique sympathiquement au reste du genre nerveux et au cœur; et c'est toujours la tension qui produit ces effets.

Je vois donc la sensibilité associée par-tout, d'une manière particulière à la tension de la fibre, à l'éréthisme des nerfs, et l'activité des forces motrices; mais je ne la rencontre jamais associée avec l'atonie. Telle est cette vérité si incontestable, que Barthéz est forcé de l'avouer pour la seconde fois à la pag. 41 du même ouvrage, en nous disant naïvement : qu'après une inflammation, l'augmentation de la sensibilité est en comparaison plus grande dans les attaches du muscle, que dans le ventre de ce même muscle, qui est toujours lâche dans cette partie offensée; laquelle partie devient alors calleuse; il auroit pu dire racornie; il auroit reconnu pour la seconde fois avec Tissot, sans s'en douter, comme lui, le racornissement de la fibre nerveuse, qu'ils ont contesté l'un et l'autre avec opiniâtreté.

---

lité, qu'il est obligé de consigner à la porte de son appartement toute personne qui voudroit y entrer quand il boit; attendu que par l'effet de la surprise le verre tomberoit de ses mains; et cet homme a été frappé, jadis, de l'apoplexie spasmodique meconue, que l'on a traitée avec nombre de purgatifs vésicatoires, et tous les autres remèdes d'usage. On peut bien dire que ce malade n'a point d'enveloppe à ses nerfs.

Une doctrine si extraordinaire (celle de Brown) a déjà trouvé plus d'un contradicteur; M Maurice est de ce nombre; celui-ci, en effet, attaque Brown et toute la secte des solidistes; mais par une prédilection particulière, dont on me gratifie toujours, il a voulu me ranger dans cette classe : » M. Pomme, dit-il, que l'on peut regarder comme un partisan de la doctrine des solidistes, attribue les maladies nerveuses à la rigidité, et à l'excitation des nerfs; mais il convient que cette rigidité dépend de l'évaporation des sucs qui les arrosent ». Il ajoute ensuite, que je n'ai jamais obtenu des guérisons radicales qu'après avoir procuré (*ce qui n'est pas la même chose qu'obtenu*) des évacuations considérables; j'ai cité, dit-il, des exemples de scorbut compliqué avec la rigidité de la fibre, et par cette raison, M. Maurice veut faire entendre qu'en pareil cas le vice humoral l'emporte sur le vice des solides; ce qui est contraire à ce que j'ai dit, qui est, que dans le cas d'une complication humorale, telle que le scorbut, les écrouelles, la vérole, la goutte, les dartres, la fièvre putride, etc.; je n'attaque jamais ces sortes de complications, que je n'aie dompté au préalable l'affection nerveuse par les relâchans, par les délayans et les humectans; ma vieille expérience me donne le droit d'assurer, que toute pratique contraire est meurtrière; exemple en soit montré à la fièvre jaune dont je

parlerai bientôt ; et alors M. Maurice ne m'auroit pas rangé dans la classe exclusive des solidistes.

Mais à quoi aboutit une critique aussi déplacée ? A rien, puisqu'elle porte à faux ; et voilà ce que c'est que d'écrire dans le dessein prémédité d'attaquer un auteur que l'on n'aime pas et pour cause, ou pour avoir le plaisir de se parer d'une épigraphe orgueilleuse qui ne peut pas convenir à M. Maurice : *in medio stat virtus*, nous dit-il dans cette épigraphe ; mais la vertu consiste à rendre à César ce qui appartient à César ; et alors je lui demanderai si cette épigraphe peut lui convenir ? Il en eût trop coûté à M. Maurice, de s'appuyer sur ma doctrine, en critiquant Brown, et tous les solidistes de son espèce ; il lui a paru plus agréable de lâcher une épigramme contre un auteur qui lui déplaît, parce qu'il contrarie les anciens documens.

Je ne pousserai pas plus loin cette discussion théorique, que j'appèle scholastique, pour ne pas donner lieu à des argumens sans fin. Je me serois même dispensé de revenir sur elle, si je n'avois voulu la détruire pour jamais ; car ce n'est point avec des discussions de cette espèce que l'on apprend à guérir ; mais avec des meilleures raisons appuyées sur l'expérience ; ce qui a fait dire à un auteur très-estimable : *artem experientia fecit, exemplo monstrante viam.*

Je reviens à mon sujet, et je dis que le docteur Jones fit d'abord la traduction de l'ouvrage de Brown, du Latin en Anglais. Il a été traduit ensuite de l'Anglais en Italien par Frank; du Latin en Allemand par Weikard; de celui-ci en Français par Bertin, par Chortet et par Fouquier médecin de Paris; mais ce qui donna plus de vogue à ce singulier système, ce fut le docteur Darwin, nous dit-on, qui, sans connoître l'ouvrage du médecin écossais, s'est trouvé d'accord avec lui dans son poëme intitulé le Jardin Botanique, et dans sa Zoonomie. Quelle plate raison ! Telle a été la source de la célébrité qu'on a prodiguée à un ouvrage qui ne la mérite pas; mais le vrai motif ne fait pas honneur à ce nombre de traducteurs qui, en se copiant les uns les autres, nous cachent la véritable raison; c'est celle de contredire ma doctrine.

Les auteurs que je viens de citer ne sont pas les seuls partisans de cette théorie erronée; on compte parmi eux des médecins de distinction, c'est-à-dire des physiologistes Anglais, Allemands, Italiens, tels que Moscati, que l'on comptoit, jadis, dans le parti contraire; mais qui, par des raisons impérieuses, qui ne lui font pas honneur, est compté aujourd'hui au nombre des médecins Browniens; Vassarri, Girtaner, Scarpa, etc.; tant il est vrai, que l'erreur se propage toujours aux dé-

pens de la vérité. Tous ces médecins, enthousiastés de cette nouvelle doctrine, appèlent avec Brown, les maladies qui proviennent du *laxum*, maladies *asthéniques*, et celles qui proviennent du *strictum*, maladies *sthéniques*; ce sont-là des dénominations nouvelles à ajouter au dictionnaire des médecins du jour.

Fontenele a dit : la vérité ressemble à un coin que l'on veut faire entrer par le gros bout; c'est qu'il y a des erreurs, ajoute-t-il, si douces et si productives ; c'est par cette raison, sans doute, que Moscati a déserté le parti de la vérité, puisqu'il ne s'agissoit de rien moins que de perdre la place qu'il occupe à Pavie.

Jusque là Brown n'est pas repréhensible, puisqu'il a suivi Thémison dans la division qu'il a faite de toutes les maladies qui affligent le corps humain, en deux classes distinctes et séparées, qu'il rapporte à la tension de la fibre, et au relâchement de cette même fibre ; mais il s'écarte bientôt de cette simplicité primitive, en avançant que sur cent malades pris au hasard, quatre-vingt-dix-sept sont *asthéniques* ou relâchés, et les trois autres seulement sont *sthéniques* ou tendus; ce qui étoit nécessaire à l'emploi de sa pharmacopée; de sorte que les femmes hystériques sont comprises dans la première classe, comme le prouve, dit-il, pour la seconde fois, l'efficacité des stimulans ; ce qui constitue une fausseté manifeste, pour ne

pas dire un blasphème. Il semble que par cette assertion mensongère, il aie voulu nous faire entendre qu'en Écosse la fibre est lâche en général, et que les vaporeuses d'Édimbourg sont conséquemment stupides et hébétées; mais si Aristote a dit qu'elles avoient toutes de l'esprit, comme cela est vrai, et qu'il soit prouvé que la tension de la fibre préside dans l'hystéricité; nous sommes fondés à croire que les vaporeuses de l'Écosse sont aussi spirituelles que les nôtres.

Il paroît que ce singulier système n'a pas fait la fortune de son auteur, malgré les nombreuses traductions, que l'intérêt ou l'amour de la célébrité se sont empressés de publier; puisqu'il est mort en prison, où il étoit détenu pour dettes, par une apoplexie venineuse; car Brown étoit ivrogne, d'après l'aveu de Bertin et de Weikard, deux de ses disciples (*a*).

Tel est le simple apperçu que je donne en ce moment de la doctrine médicale du docteur Écossais; j'ai tout dit, en revelant que cette médecine étoit celle d'un ivrogne, et non celle d'un médecin

---

(*a*) Quand on a entendu deux disciples de Brown se prononcer de cette manière, contre leur maître, on est en droit de conclure qu'ils ne croyoient pas plus que moi à sa doctrine; mais pourquoi ont-ils voulu la propager? L'âne de la fable qui mangeoit des chardons a déjà répondu: ils me piquent; mais ils me nourrissent.

sensé. J'ai dit, et je le répète avec satisfaction; que l'école de Paris et celle de Montpellier (*et non celle de Strasbourg*) se sont élevées contre elle, et qu'elles ont préféré la mienne; et en effet, je connois des médecins de la Capitale, qui emploient l'eau de poulet et les bains longs et multipliés avec moins de répugnance que par le passé; d'un autre côté, M. Berthe, Professeur de l'école de Montpellier, et M. Dumas qui en est le Directeur, parlent avec plaisir dans leurs leçons de ma doctrine, et lui rendent la justice que M. Baumes leur collégue lui refuse dans son journal; ce qui me fait espérer que ces deux écoles célèbres adopteront, tôt-ou-tard, ma pratique sur les maux de nerfs. J'ai vu en l'an 11, à Auteuil près de Paris, une malade racornie par l'effet d'un régime brûlant, auquel l'avoit livrée un médecin de distinction (Cabanis); guérir ensuite par des bains de six heures par jour, qu'elle prenoit depuis deux mois, accompagnés de l'eau de veau, que ce même médecin lui avoit ordonnés pour réparer sa faute, avec lesquels remèdes elle a guéri parfaitement.

J'annonce avec surprise la conversion simulée de M. Baumes, celui-là même qui m'a traité dans son journal avec indécence, comme l'on verra ci-après, en rendant compte d'une méchante brochure lancée contre mon premier Mémoire sur l'abus du quinquina. La voici prouvée et démontrée

par un consultation écrite de sa propre main, que j'ai en mon pouvoir. « J'ai lu avec attention l'exposé de M. Molines de Nîmes ; son état est nerveux, vaporeux et un peu humoral ; il fatigue beaucoup ; mais il n'est point à craindre ; M. le consultant n'a rien de mieux à faire que d'insister sur les bains tièdes, et sur l'eau de poulet en boisson ; mais cette eau doit être bien foible. *Ce sont-là les vrais remèdes* (*a*). Je serai à Nîmes mardi prochain, je verrai M. le consultant, et j'étendrai, s'il le faut, les avis qui le concernent ». Cette consultation m'a été remise par le malade lui-même, elle feroit honneur à M. Baumes, si elle étoit sincère ; mais j'ai en main des preuves contraires, j'en appèle à son journal.

Cet antagoniste forcené convient donc aujourd'hui, que l'eau de poulet, fût-elle très-légère, n'est pas de l'eau claire, comme certains énergumènes l'on publié à haute voix ; mais semblables à ces enfans timides qui n'osent pas marcher seuls et sans soutien, ils appèlent à leur secours la feuille de menthe, celle de l'oranger, les fleurs de tilleuil, l'æther, la liqueur minérale d'Hoffmann, et autres toniques de cette espèce, auxquels les médecins ont donné le nom pompeux d'antispasmo-

(*a*) M. Baumes savoit que ce malade sortoit de mes mains ; mais il ne savoit pas que M. Molines n'alloit le consulter que pour lui arracher cet aveu.

diques, par la raison que l'effet de ces remèdes palliatifs est de suspendre, comme par enchantement, le spasme pour le porter ailleurs ; et que les malades préfèrent un soulagement momentané à une guérison radicale ; d'autant plus que celle-ci est longue et toujours trop longue à obtenir, sur-tout, pour un sexe frivole qui n'aime que les jouissances, et ne peut supporter les privations.

C'est par cette raison que j'insiste tant à décrier des remèdes, qui, non seulement ne guérissent pas, mais qui tuent infailliblement, tôt-ou-tard, ceux et celles qui s'y livrent avec une confiance inspirée par les médecins Browniens ; et cependant ces remèdes sont appelés antispasmodiques dans toutes les pharmacopées anciennes et modernes, et sont employés comme tels ; mais je puis bien avancer que leur ancienneté ne remonte pas jusqu'à Hippocrate ; car ce premier maître de l'art ne les connoissoit pas.

Je dirai encore, que c'est par le même préjugé que l'on a donné à certains remèdes des noms et des qualifications que dément leur action : j'en citerai un seul exemple ; ce sera la poudre tempérante de Sthaal, tant recommandée par son auteur pour calmer les inflammations de la gorge, chaleurs d'entrailles, rétention d'urine, battement de cœur et palpitations des vaporeuses ; dans la vue d'éteindre l'ardeur de ces symptômes, qu'elle aug-

mente toujours ; La composition de cette poudre enlevera, elle seule, toute illusion ; je la prends dans la pharmacopée de Baumé; « *tartre vitriolé, nitre purifié, de chacun neuf dragmes; cinabre purifié deux dragmes, mêlés ces trois substances sur un porphyre* ».

Je demande à toutes les facultés de médecine de l'univers, si dans ces trois substances il y a quelque chose de tempérant, et si au contraire tout ce qui entre dans la composition de cette poudre n'est pas excitant ? sans en excepter le nitre que l'on nous donne pour un remède rafraîchissant, auquel je vois produire tous les jours des irritations sur certains sujets d'une nature très-sensible et très-irritable. Il en est de même pour toutes les compositions galéniques ou chimiques annoncées sur l'étiquette pour ce qu'elles ne sont pas ; que l'on emploie cependant sur la foi de cette étiquette ; telles, par exemple, que certains bouillons rafraîchissans, qui sont réellement échauffans par la qualité des plantes altérantes qu'on y ajoute ; et encore les potions calmantes qui ne calment rien, et autres remèdes de cette espèce.

Mais pour éviter le reproche d'une prévention toujours blamable, quand il s'agit de la santé et de la vie des hommes, j'ajouterai à ce que je viens de dire, l'opinion non suspecte d'un des traducteurs de l'ouvrage de Brown (Weikard) qui nous

dit : « que les anciens médecins ne sont pas les seuls qui se sont flattés de posséder un remède spécifique pour chaque partie malade du corps; puisque ces fausses idées sont adoptées par le plus grand nombre de professeurs en médecine; c'est ce qu'atteste la manière *extravagante* dont on divise les remèdes dans tous les ouvrages de matière médicale que l'on publie de nos jours. On croit, par exemple, qu'il existe des remèdes qui ont la propriété de provoquer l'expectoration, et on les décore du nom d'expectorans; on attribue à d'autres d'exciter le flux menstruel, et on les appèle emménagogues. La division des remèdes en sédatifs et en sudorifiques n'est pas moins absurde, ni moins inutile; ces divisions erronées rendent l'étude de la matière médicale difficile et ennuyeuse; il seroit même facile de prouver qu'elles augmentent l'incertitude du jeune médecin; qu'elles portent la plus grande confusion dans la pratique, et qu'elles ont des suites funestes; ainsi, par exemple, on regarde le kermès, la scille, la gomme ammoniaque, comme des expectorans, et ces remèdes sont très-échauffans; ce que je dis des expectorans peut s'appliquer aux sudorifiques (*à plus forte raison aux antispasmodiques*); mille observations pratiques démontrent l'inutilité de semblables qualifications et leur danger; il est surprenant, ajoute Weikard, que dans un siècle aussi éclairé que le

nôtre, on s'occupe encore de pareilles absurdités » (*a*).

D'après tout ce qui a été dit ci-dessus, il faut avouer qu'il ne faut rien moins que cette rage anglomane pour faire l'apologie de la doctrine du docteur écossais. Je passe volontiers l'Anglomanie quand elle est restreinte à des modes plus ou moins ridicules, que nous aurions tant de raison de ne pas copier ; mais comment ne pas se révolter contr'elle quand il s'agit de conserver ou de détruire l'espèce humaine ? Je viens de faire un dernier effort pour effacer de l'esprit d'un certain public, les impressions fâcheuses qu'a faites sur lui ce méchant ouvrage, en lui présentant des nouvelles guérisons opérées par une méthode contraire ; je l'emporte en cela sur les apologistes de Brown, puisqu'ils ne me présentent rien de favorable à leur doctrine ; si ce n'est quelques observations mendiées dans les hôpitaux de l'Allemagne, lesquelles observations ne regardent que les maladies *asthéniques* guéries par les excitans, tandis que ce ne sont pas celles qu'il faudroit me présenter ; mais bien celles qui regardent les maladies *sthéniques* guéries par les mêmes remèdes ; puisque Brown attribue le spasme à la foiblesse de la fibre nerveuse ; ce qui décideroit la question.

(*a*) La vérité a arraché à Weikard cette conclusion ; il n'est pas moins vrai qu'un des traducteurs de Brown tient un langage contradictoire avec l'opinion de son maître.

Il

Il y a 48 ans que j'ai fait le même reproche à mes adversaires ; mais peu leur importe, ils me contredisent depuis 48 ans, cela suffit à leur projet. J'alléguerai en preuve de cette assertion un fait qui ne sera pas étranger à la cause que je défends ; c'est le silence affecté qu'a gardé Brown, et ses innombrables traducteurs sur mon Traité des Affections vaporeuses ; ouvrage aussi connu que le sien, puisqu'il a été traduit dans les mêmes langues ; et qu'au surplus, il a fourni six éditions ; Brown, dis-je, auroit dû le contredire par des observations contraires aux miennes ; c'est ce qu'il n'a pas fait, ou ce qu'il n'a pas osé faire, pas même aucun de ses traducteurs. Est-ce qu'ils ont craint de reveiller ma vigilance non encore endormie sous le poids de mes années ? cela est vraisemblable. Qu'ils sachent donc ses partisans que je ne dors jamais, depuis que j'ai épousé la cause des humains, et que je me suis imposé le devoir de prendre leur défense, contre tous ceux qui se déclarent leurs ennemis ; et Brown est, sans contredit, de ce nombre, depuis qu'il a publié un système de destruction, avec lequel on les empoisonne journellement. Volney nous fournit la preuve de cette assertion, en attribuant les ravages de la fièvre jaune, qui a infecté l'Amérique septentrionale, à la méthode de Brown, dont il a vu les plus tristes effets (*voyez le tableau du climat*

et du sol des États-Unis de l'Amérique septentrionale, par Volney). Les médecins, nous dit cet auteur, ont malheureusement adopté la méthode meurtrière de Brown, avec une obstination peu digne, d'ailleurs, de savans distingués (*a*).

La fièvre jaune de Cadix, qui étoit la même que celle de l'Amérique, d'après le rapport de M. Berthe, professeur de Montpellier, a été traitée par d'autres principes que ceux de Brown; puisque ce savant professeur reconnoît, dans son Précis historique, l'affection nerveuse comme la première cause à combattre; à laquelle il oppose les délayans avant les évacuans; ce qui confirme l'opinion de Volney, et combien la méthode incendiaire de Brown a été funeste à l'Amérique et à Cadix, avant l'arrivée des trois professeurs que le Gouvernement envoya fort à propos, ne fût-ce que pour éclairer les médecins sur la nature de cette fièvre, si jamais elle reparoissoit en Espagne et ailleurs.

S'il est permis à tout médecin de donner son

(*a*) Les savans distingués dont nous parle Volney, sont ordinairement trop orgueilleux, pour s'asservir à la simplicité de la doctrine d'Hippocrate; il n'est donc pas étonnant qu'ils se soient jetés entre les bras de Brown. Quand on connoît le savoir faire de ces Messieurs, on cesse d'être surpris de leur égarement; et, en en jugeant par ce que nous voyons aujourd'hui, on doit s'attendre encore à de plus grands écarts.

avis, après tant d'autres, sur cette maladie qui a dévasté le nouveau monde, et qui a menacé le Continent; je dirai que la fièvre jaune est une maladie inflammatoire, compliquée de spasme, d'après le rapport de M. Berthe déjà cité; d'où je conclus, que si la méthode incendiaire de Brown a été funeste, ainsi que l'atteste Volney, une méthode contraire auroit été favorable : *à juvantibus et lædentibus sumuntur indicationes curativæ*, nous dit Hippocrate. Ce sera donc les raffraîchissans qu'il faudra employer et non les échauffans, dans le commencement de cette cruelle maladie; ce qui est attesté par Franck, qui a vu, nous dit-il, employer à Londres, avec un succès étonnant, la méthode de M. Curri, médecin à Liverpoold; et ce traitement le voici : On place le malade dans une baignoire; on verse sur lui de l'eau froide jusqu'à la hauteur du corps; cette méthode réussit, nous dit-il, dans les fièvres contagieuses, putrides ou malignes, qui sont la même chose que la fièvre jaune; il ajoute que sur cent malades attaqués de cette espèce de fièvre, soixante-quatre ont été guéris sous ses yeux; treize seulement sont morts; et quatre dont la guérison a été douteuse.

Mais sans copier exactement le médecin de Liverpoold, pourquoi ne pas employer, à l'exemple du capucin de Malte, l'eau de neige en boisson? Je répondrai que cette pratique beaucoup trop

simple n'est pas du goût des médecins Browniens; et cette secte est, et sera toujours dominante, par mille raisons qu'il seroit inutile de rappeler ici.

J'ai avancé dans mon avant-propos, que la médecine de Brown fesoit des martyrs, et que la mienne, qui lui est diamétralement opposée, fesoit des miracles; il ne s'agit plus que de prouver cette assertion par des faits; ce seront des observations cliniques, authentiquées, de manière à ne pouvoir les rejeter; en voici le détail, que j'abrégerai autant que je pourrai, pour ne pas être trop prolixe.

M. Costé l'aîné m'écrit de Beziers, que sa femme qui avoit été attaquée, en 1789, de spasme dans la matrice, et dans toute la capacité du ventre; que j'avois guérie avec l'eau de poulet, les bains tièdes, et des fomentations à l'eau froide, venoit d'essuyer les rigueurs d'une pharmacie brûlante, à laquelle un médecin Brownien l'avoit livrée dans une fièvre putride pernicieuse, sans égard à son tempérament, et à ce qui avoit précédé. Les tristes effets de cette pratique, beaucoup trop commune aujourd'hui, furent des crispations violentes dans toute la capacité du ventre, qui, se prolongeant sur les muscles *psoas*, *carré*, *grand oblique et transverse*, forcèrent le bassin à fléchir d'un côté, et raccourcirent, par ce mécanisme, la jambe droite de trois pouces; ce qui présenta un phénomène pour tous les médecins de Beziers, qui n'en avoient jamais vu de pareils.

M. Coste alarmé, non sans raison, de l'état de son épouse, réclama bien vîte mes conseils, et l'on comprend déjà quelle fut ma réponse. Mde. Coste s'est baignée pendant trois mois consécutifs, quatre heures par jour ; elle a bu de l'eau de poulet en abondance, étant pleinement convaincue qu'elle ne pouvoit guérir autrement. Le fruit de ce régime fut que la jambe raccourcie de trois pouces, reprit peu à peu son extension naturelle.

Mais Mde. Coste ; qui avoit été brûlée à force de cordiaux, de purgatifs et de quinquina, m'a fourni des preuves non douteuses de cette raréfaction de l'air intérieur qui accompagne toujours ce traitement empirique ; ce fut une explosion de l'air trop raréfié qui avoit lieu dans le bain par le pied droit déjà enflé ; laquelle enflure diminua peu à peu à proportion de cette explosion, qui continua jusqu'à son entière disparution.

C'étoit donc cette même contraction qui, en rétrécissant le calibre des vaisseaux lymphatiques et nerveux, gênoit la circulation de cet air, et produisoit cette enflure, que nous appelons amphysématique (*c'est celle qui est par fois douloureuse et qui ne garde pas l'impression du doigt*), qui en impose souvent aux médecins peu expérimentés, entre les mains desquels cette enflure devient mortelle ; laquelle explosion, que Mde. Coste éprouvoit dans le bain tiède, étoit accompagnée

de petits éclats qui se fesoient entendre à merveille, et qui étoient suivis d'un certain bouillonnement sur la superficie de l'eau ; ce qui vient à l'appui de la théorie que j'ai établie pour rendre raison de ces mêmes éclats.

Mde. Coste est venue à Arles avec son mari, depuis sa guérison, pour me témoigner sa reconnoissance ; elle m'a appris, dans cette agréable visite, que l'eau de son bain contractoit une odeur si forte, que souvent elle étoit obligée d'en sortir ; ce qui m'a appris encore que la transpiration de cette malade, ci-devant racornie, étoit devenue très-alkalescente, par l'effet du traitement auquel elle avoit été livrée dans sa fièvre pernicieuse ; ce qui n'est que trop commun aux zélés partisans du quinquina ; à ceux enfin qui craignent toujours de n'en avoir pas assez donné (*a*) ; ce qui fait observer qu'Hippocrate ne connoissoit pas le quinquina, et ne guérissoit pas moins la fièvre intermittente avec des amers qui sont indigènes ; lesquels amers agissoient à peu près comme le quinquina, sans en avoir la virulence.

J'avois auprès de moi, en 1806, un autre ma-

(*a*) Le quinquina coûtoit jadis 24 l. la livre ; il coûte aujourd'hui 120 l. ; il est heureux pour le peuple que ce remède soit devenu si cher, par la raison qu'il ne sera plus prodigué à ces hommes si utiles à l'état, au détriment de leur santé.

lade de cette espèce (Mde. L** de Chavanay, département de Loire), qui étoit racornie d'un bras et d'une jambe, et qui avoit en même tems des attaques d'épilepsie bien caractérisées, avec des douleurs sur la machoire du côté racorni, lequelles douleurs se terminèrent par une semblable explosion de l'air intérieur à travers les vaisseaux de cette machoire si douloureuse ; ceux-là même qui forment la patte d'oie, que la malade distinguoit parfaitement en les désignant par cinq branches ; comme en effet elle en a cinq. Cette explosion étoit si apparente, qu'elle se fesoit connoître par un petit sentiment de froid à travers les vaisseaux de cette machoire ; et si la malade vouloit fermer la bouche, l'air comprimé sortoit ensuite avec le même bruit que celui que fait un fumeur avec sa pipe : ce fut à la faveur de cette explosion, qui dura plus d'un mois, que les douleurs disparurent avec l'enflure de la joue, et que les attaques épileptiques s'évanouirent par le secours du régime aqueux qu'elle suivit constamment pendant deux ans.

Je fais observer que la guérison de cette malade donne un grand jour au traitement d'une maladie réputée incurable ; c'est le tic douloureux, dont le siége est sur la joue et sur la machoire, pour la guérison duquel on a vu ordonner autrefois par Tronchin, une incision transversale sur la joue dans l'intention de couper les nerfs qui aboutissent à

cette machoire ; laquelle opération a été pratiquée jadis sur un certain moine prémontré sans fruit, et sur deux autres malades de Lyon, qui furent assez complaisans pour livrer ainsi leurs machoires à Tronchin. J'ai vu à Paris, en l'an XI, Madame de M** qui étoit affligée de la même douleur, et qui connoissoit l'opération dont je parle, à qui je conseillai l'usage long-tems continué du régime aqueux, qui seul pouvoit la guérir ; mais ce régime lui parut trop gênant, ou trop simple, elle a préféré de garder sa douleur.

Que diront mes adversaires, si je viens leur faire part de la seconde cure d'un épileptique, par le seul régime aqueux ? La voici : M.r ***, âgé de 36 ans, étoit sujet à des attaques épileptiques bien caractérisées depuis quelques années ; elles étoient suivies d'un tremblement convulsif de la main droite; il ne pouvoit entendre parler trop haut; le bruit du *forte piano* l'incommodoit ; il ne pouvoit ni lire, ni écrire ; il avoit essuyé quelques attaques de cette espèce avec perte de connoissance, écume à la bouche et mouvemens convulsifs ; quand il arriva de Nice à Arles pour se confier à mes soins, il ne s'agissoit plus que de me rendre le témoin d'une de ces attaques ; celle-ci arriva au milieu d'une foule immense de peuple rassemblé pour entendre des comédiens ambulans ; on le transporta chez lui sans connoissance, et je fus appelé.

Je ne pus plus douter que M.r *** ne fût épileptique ; mais les attaques de nerfs, qui accompagnoient les accidens, suspendirent mon pronostic, et je me déterminai à le traiter comme un simple nerveux, ce qui a réussi. Ce malade s'est baigné pendant six mois consécutifs, trois heures par jour, après avoir fait placer un cautère sur un bras ; il a bu de l'eau de poulet pendant neuf mois, avec une abondance qui surpassoit les bornes de la discrétion (*vingt-cinq verres par jour, et plus*), sans avoir obtenu le moindre relâchement de son estomac ; mais le cerveau en a ressenti les salutaires effets ; il entend aujourd'hui le bruit sans peine ; il lit, il écrit, ce qu'il n'avoit jamais pu faire ; et les attaques épileptiques n'ont plus reparu (*a*). Une particularité qui rappèle l'explosion de cet air intérieur qu'ont éprouvées les Dames Coste et L**, c'est que la même explosion s'est faite par le bas chez M. *** ; et c'est depuis cette explosion journalière, qui obligeoit le malade à quitter brusquement la compagnie, que les attaques épileptiques n'ont plus reparu.

(*a*) Je compte à présent trois épileptiques guéris par le régime aqueux ; savoir : Mde. L**, M. *** et Mlle. D** de Lyon. On me dispensera, sans doute, de les nommer autrement que par la lettre initiale de leur nom ; d'autant mieux que deux de ces épileptiques ont été guéris à Arles, et que tout le monde les connoît.

Je présente ces deux observations aux médecins; elles leur apprendront que cette raréfaction de l'air intérieur entre pour quelque chose dans la cause des maladies convulsives. J'ai parlé ailleurs des vents qui sortoient par la matrice et par l'urètre dans l'hystéricité : tout cela recueilli et bien considéré, accuse la raréfaction interne. (*Que deviendront alors les antispasmodiques*) ! Mais les cures de ces trois épileptiques, opérées par le régime aqueux, ne donnent-elles pas lieu de penser que ce n'est pas à l'engorgement des *sinus* du cerveau qu'il faut attribuer l'épilepsie, mais bien à une certaine tension locale spasmodique de cet organe; et dans cette vue, l'épilepsie sera-t-elle toujours incurable ? Des observations ultérieures que feront ceux qui viendront après moi, résoudront ce problême.

Je citerai à côté de ces observations, un autre malade qui a éprouvé les mêmes effets de cette raréfaction aérienne, à faire craindre la tympanite; laquelle raréfaction étoit l'effet du quinquina toujours répété pendant deux ans. M. Fourcheut de Bagnols, âgé de 18 ans, vint à Arles, en 1806, accompagné de Mde. sa mère et de Mlle. sa sœur; ce malade étoit dans le marasme le plus alarmant, par l'effet d'une médecine brûlante qu'il avoit constamment employée par les conseils des médecins du lieu; son estomac révolté par la grande quantité de drogues dont on l'avoit abreuvé, ne pou-

voit contenir deux onces d'alimens, sans reveiller des douleurs insupportables qui occupoient toute la région épigastrique ; la constipation accompagnoit ce triste état, et le ventre étoit prodigieusement tendu et gonflé.

M. Fourcheut étoit tourmenté par les vents, qui ne sortoient que par le haut; et ses forces étoient entièrement épuisées, autant par le défaut d'alimens, que par la quantité d'évacuans avec lesquels on l'avoit traité, dans l'intention de relever le ton de son estomac ; il étoit enfin condamné à périr par les médecins, qui, ayant employé toutes les ressources de l'art pharmacéutique, lui proposèrent le galvanisme ; dernière ressource, mais impuissante, des médecins, quand ils ne savent plus que faire à leurs malades : soit dit en passant, sans trop scandaliser les apôtres du galvanisme, et cette société illustre qui en surveille les effets.

La maladie de ce jeune homme s'étoit manifestée par des accès de la fièvre tierce; ce fut là le piège dans lequel son médecin tomba ; et ce fut le quinquina toujours répété pendant deux ans, qui entraîna le malade dans le même piège (*a*).

(*a*) Les zélés partisans du quinquina emploient ce fébrifuge de toutes les manières ; mais en voici une toute nouvelle qui mérite d'être rapportée. Une Dame de Lyon et son mari sont venus à Arles, en l'an XV, pour me consulter. La femme, âgée de 25 ans, étoit sujette à des pertes de sang immodé-

Comment aurois-je pu meconnoître le racornissement de l'estomac et celui de tout le canal intestinal que la constipation annonçoit ? Mon ordonnance fut de l'eau de poulet et rien de plus. Cette boisson mucilagineuse agit avec tant d'efficacité, que le malade retourna à Bagnols considérablement soulagé, après deux mois de séjour à Arles. Il a continué l'usage de cette boisson pendant un an, avec le régime que je lui avois prescrit, dans lequel les bains tièdes étoient compris ; il jouit aujourd'hui de la plus brillante santé, dont il est venu cette année me faire hommage à Arles.

User de cette eau de poulet pendant une année entière ! c'est révolter les esprits, et sur-tout les médecins fortifians ; c'est-à-dire ceux qui craignent toujours d'affoiblir l'estomac, de le perdre, enfin, pour me servir de leur expression. Nous avons vu le tems où les médecins n'auroient pas permis l'u-

---

rées, pour lesquelles son médecin lui avoit conseillé de porter des calçons empteints d'une forte décoction de quinquina qu'il employa comme adstringent. Un autre médecin de Lyon réfugié à Paris, a fait prendre des bains de quinquina, à la fille de Mde. Fulchiron ; l'effet de ces bains a été de procurer des nouvelles contractions ou crispations dans les nerfs des extrémités. La mère de cette Dame, de qui je tiens cette anecdote, est aujourd'hui auprès de moi, 1806, après avoir essuyé les rigueurs de la médecine Brownienne : nota que les bains que prenoit à Paris Mde. sa fille coûtoient dix écus la pièce ; ils coûteroient aujourd'hui cent vingt livres au moins.

sage de cette boisson pour plus de trois jours ; mon grand père et mon père, tous les deux médecins très-accrédités à Arles, étoient du nombre de ceux qui avoient vécu sous la tyrannie de ce préjugé ; mais les choses sont bien changées, puisque nous voyons des malades qui, à l'exemple de M. Fourcheut, en usent continuellement sans pouvoir s'en passer ; et que dira-t-on de moi, si j'atteste que plusieurs autres ne s'en passent pas non plus ? (*Mde. l'abesse de Grille est de ce nombre*) ; ce sont ces vaporeuses invétérées et racornies ; ce sont ces hommes vaporeux que je pourrois citer ; mais pour n'être pas en défaut de pareilles citations, je dirai qu'une Dame de distinction de cette ville, âgée de 80 ans, qui usoit de cette eau de poulet depuis 40 ans par mes conseils, mourut apoplectique (*ce qui n'étoit pas extraordinaire à son âge*) ; un médecin Brownien qui la visitoit à cette dernière époque de sa vie, ne manqua pas de dire que l'eau de poulet l'avoit tuée. On se doute bien que ce médecin n'aimoit pas l'eau de poulet ; c'étoit précisément un de ceux qui ne veulent pas entendre parler d'elle, à moins qu'il ne soit forcé par les malades eux-mêmes de l'employer malgré eux. Quant est-ce donc que toutes ces animosités cesseront de scandaliser le public ? Celui-ci a déjà prononcé que ce ne seroit qu'après moi ; si cela est ainsi, je désire de terminer ma longue carrière

au plutôt pour le bonheur de mes concitoyens.

A côté de l'exemple de M. Fourcheut, j'en citerai un autre beaucoup plus grave, qui plaide encore contre la doctrine de Brown. Le voici : Mlle. V*** de Lyon, âgée de 29 ans, arriva à Arles dans le mois de mars 1806, par la commodité du fleuve qui baigne nos murs, ne lui étant pas possible de voyager autrement. Cette Dlle., que Mde. sa mère accompagnoit, étoit dans un dépérissement si considérable, qu'il appeloit la mort à tout moment ; c'étoit un squelette décharné, qui ressembloit parfaitement à une momie d'Égypte ; la malade ne pouvoit prendre ni solide, ni liquide, sans éprouver des douleurs insoutenables dans l'estomac, par la difficulté qu'ils éprouvoient dans leur passage par le pylore. La constipation la plus opiniâtre accompagnoit ces douleurs ; elle étoit si grande, que la malade n'alloit à la garde-robe que de huit en huit jours, pour ne rendre que des crottins de chèvre ; et les efforts qu'elle étoit obligée de faire pour cette opération de la nature, avoit entraîné la chute de l'intestin *rectum*. Elle etoit, en outre, tourmentée par les vents qui ne sortoient que par le haut et par convulsion. On imagine aisément qu'il n'étoit pas question de règles dans un pareil appauvrissement.

La cause du mal m'étoit connue ; c'étoit visiblement la même que celle que j'avois supposée

chez M. Fourcheut ; mais elle étoit portée à l'extrême. C'étoit donc encore le racornissement de l'estomac, du pylore, et celui de tout le canal intestinal ; et cette cause étoit d'autant plus profonde, qu'elle étoit plus invétérée ; et les émétiques, les purgatifs, les stomachiques et tous les antispasmodiques connus, tels que le musc, l'*assa fœtida*, le *castoreum*, l'æther, l'alkali volatil, l'eau de fleur d'orange, l'élixir de garrus, le kerchvaser, et autres spiritueux avoient été prodigués pendant 14 ans, sans autres remèdes intermédiaires ; mais comment s'y prendre pour faire pénétrer dans un estomac ainsi constitué, le véhicule aqueux qui, seul pouvoit opérer avec fruit ? cela étoit difficile, pour ne pas dire impossible ; il falloit donc mourir de faim ; cet arrêt avoit été prononcé par tous les médecins de Lyon, et la mort n'étoit pas éloignée ; la foiblesse du pouls me l'annonçoit.

Me voyant réduit dans cette extrémité ; j'imaginai que le lait de femme pourroit opérer cette merveille ; je donnai donc à cette mourante une nourrice jeune et fraîche, et ce remède réussit. Son estomac se dilata peu à peu ; l'eau de poulet put pénétrer sans beaucoup de douleur, et la cardialgie diminua. Les premiers alimens furent ménagés ; ce furent des œufs frais sans mouillettes, des farineux, des blanc-mangers, etc. les selles s'ouvrirent pour lors, la malade sortit du lit, et

bientôt après de sa chambre; elle fut à l'église en chaise à porteur, pour remercier le Tout-puissant; peu de tems après elle y fut à pied, soutenue simplement par un domestique; et sa résurrection fut assurée après cinq mois de lait de femme: j'aurois voulu qu'elle l'eût continué plus long-tems, mais des raisons impérieuses s'y opposèrent.

Il ne sera pas inutile d'ajouter à mon récit, que la Dlle. V***, issue d'une famille honnête, et riche de Lyon, fut soignée par des parens vertueux, qui ne négligèrent rien pour l'éducation physique et morale de ce premier enfant. L'âge de puberté arrive; la Dlle. avoit alors 15 ans; elle eut ses règles pour la première fois. Un teint de rose annonçoit qu'elle se portoit à merveille; et cependant on la traita en malade. On appèle un médecin (c'étoit un de ceux qui ont beaucoup de confiance à la pharmacie, et ce nombre est très-grand). Ha malheureuse mère que faites-vous! Celui-ci voulant user de ses droits, ordonne; qu'est-ce qu'il n'ordonna pas? on passe d'un remède à un autre; puis, à un autre, pour provoquer des règles qui alloient, disoit-il, avec trop de lenteur (*c'est-à-dire qu'il augmentoit cette lenteur prétendue*). On continua ce traitement pharmacéutique jusqu'au moment que la malade, devenue malade tout de bon, alloit périr sous mes yeux; ce qui comprend quatorze années de souffrances et de vicissitudes

de

de toute espèce ; de sorte que pendant 14 ans on n'a cessé d'irriter des nerfs sensibles et irritables, et l'on vient de voir quelles en furent les suites. Une paysane qui auroit été dans le même cas n'auroit pas appelé un médecin ; elle se porteroit à merveille. Pères et mères profitez de cet exemple, qui ne sera pas le seul tant que les médecins Browniens existeront.

Je poursuis, et je dis qu'une maladie aussi extraordinaire, toute factice qu'elle étoit, a dû fournir des symptômes aussi extraordinaires qu'elle ; en voici quelques-uns assez remarquables, dont je rendrai raison : 1.° Ce fut un vomissement de matières aigres, et d'une odeur si forte qu'elles infectoient l'appartement ; 2.° Ce sont des urines vertes que la malade a rendues plusieurs fois ; 3.° C'est une érésipèle qui parut sur un pied ; 4.° Ce sont des pellicules membraneuses qui sortirent par les selles avec une diarrhée atrabilaire qui succéda à la constipation.

Pour arriver à l'explication de ces nouveaux symptômes, je dirai que les remèdes irritans que l'on avoit constamment employés pendant quatorze ans, avoient tellement racorni l'estomac, le pylore et le *duodenum*, que la bile n'avoit pu couler librement dans les entrailles, d'où s'ensuivit l'épaississement de cette bile qui incrusta bientôt le *duodenum* ; de là encore la constipation. Une fois ré-

duite dans cet état, la malade ne put manger sans éprouver des douleurs vives dans le pylore, déjà obstrué et racorni ; d'autant plus qu'on lui opposoit toujours des nouveaux stomachiques, ce qui caractérise parfaitement la pratique de Brown, puisqu'il attribue le spasme à la foiblesse des nerfs et au relâchement. L'introduction du lait de la nourrice produisit bientôt un changement remarquable, par sa vertu adoucissante, dans les forces de cette mourante ; elle put boire alors de l'eau de poulet sans trop souffrir. Cette boisson mucilagineuse, de concert avec le lait de femme, attaqua cette bile concrète ; elle la força à se précipiter dans les entrailles ; ce fut alors que la constipation cessa, et que la diarrhée parut ; mais le vomissement continua avec la diarrhée critique, et celle-ci entraîna avec elle des pellicules membraneuses ; quant aux urines vertes (*symptôme nouveau*), elles provenoient sans doute, d'une portion la plus déliée de cette atrabile que la malade rendoit alors par les selles ; c'est elle qui, en passant dans le sang, donna cette teinte aux urines ; c'est elle encore qui procura l'érésipèle qui parut sur un pied. Les pellicules membraneuses, à moi connues depuis long-tems, pour être un effet du racornissement des intestins, ne me surprirent point ; celles que la malade a rendues, provenoient, selon toute apparence, du *duodenum*. Les vents qui ne sortoient, jadis, que

par le haut et par convulsion, reprirent leurs cours ordinaires; et leur fétididité, au rapport de la malade, assura l'existence de cette bile alkalescente, qui joue toujours le plus grand rôle dans ces sortes de maladies.

Si la transpiration de Mde. Coste, citée ci-dessus, étoit fétide, on doit comprendre qu'elle étoit l'effet de cette même alkalescence du sang et des humeurs. Ces deux malades accuseront donc éternellement l'action beaucoup trop vive des remèdes galéniques et chimiques, placés mal à propos; et leur guérison attestera à l'univers étonné, que les disciples de Brown sont seuls coupables de tous ces meurtres.

La fonte de ces humeurs atrabilaires une fois achevée, la cure de Mlle. V** fut très-avancée; en effet, la fraîcheur du teint qui fut jadis couleur de rose, et qui revint couleur de rose; un certain embonpoint qu'elle ne connoissoit pas, et qui n'étoit pas équivoque, puisque tous les emblêmes de la santé l'accompagnoient; le développement successif de l'esprit, dont la nature l'a bien pourvue; sa gaieté ordinaire; son amabilité enfin toute entière, qui perçoit à travers la vertu la plus austère, nous l'annonçoient. Il ne s'agissoit plus que d'arrêter le vomissement qui reparoissoit de tems en tems, en éteignant la fermentation des sucs digestifs, d'où provenoit l'acidité en question, et de rappeler les règles, attendu que l'appauvris-

sement du sang n'avoit pu les fournir.

J'employai alors les bains tièdes ; la malade avoit acquis assez de force pour les soutenir ; elle en a pris 180 de deux heures ; les règles parurent enfin ; l'intestin *rectum* rentra ; le vomissement cessa ou ne parut qu'après de longs intervalles ; la métamorphose fut complète, après un an de ce régime, et la malade retourna dans sa famille. Il reste à dompter certains spasmes irréguliers et passagers qui obligeront la malade à continuer le même régime pendant long-tems, c'est-à-dire l'eau de poulet et les bains ; on peut donc dire ici avec La Motte : l'*eau qui tombe goutte à goutte fend les plus durs rochers.*

Je ne dissimulerai point la vérité, et je dirai que la résurrection de cette mourante ne l'a pas affranchie des vicissitudes familières à son sexe ; elle vient d'essuyer des douleurs odontalgiques des plus cruelles (*mal aux dents*), lesquelles douleurs ont leur source dans la matrice ; qui, après avoir été soumise pendant deux ans au traitement áqueux ou relâchant, n'est pas moins encore racornie ; et qui, conséquemment, a de la peine à se débarrasser du sang menstruel qui l'opprime, d'autant plus que la convalescente a repris toutes ses forces, sa fraîcheur, son embonpoint et son ancienne vigueur. Elle est encore sujette à des douleurs cardialgiques (*maux d'estomac*), qui proviennent sans doute de la même cause ; mais cela ne l'autorise pas à consulter des

médecins, qui n'ont d'autres remèdes à lui offrir que des toniques, et quoi plus des toniques ; lesquels remèdes rappeleroient ses anciens maux. Elle ne se contente pas d'être sortie d'un état de mort, elle voudroit ne plus souffrir du tout ; sa foi est ébranlée ; elle commence, peut-être, à douter que les remèdes qui ont si bien réussi, soient les seuls qu'elle doive réclamer ; elle demande du soulagement à tout prix, quand elle ne devroit chercher ce soulagement que dans le régime aqueux, et dans la nourrice.

Tel est le triste sort de l'humanité, de ne pouvoir se passer des médecins et de la médecine ; et combien de malheureux n'ont-ils pas été la victime de cette inconstance ! M. l'Evêque de Noyon, dont je parlerai bientôt, m'en a fourni l'exemple le plus funeste.

J'observe que la malade en question n'éprouva jamais le moindre symptôme des vapeurs ; et en effet, dans l'état désespéré où elle avoit été réduite, comment concevoir qu'elle n'eût jamais éprouvé le moindre des symptômes qui caractérisent les affections vaporeuses, tels que tremblement, palpitation, tristesse, découragement, mélancolie, urines claires et limpides, etc. ; c'est que le cerveau fut toujours exempt de cet état spasmodique ; sa tête fut toujours libre ; elle voyoit arriver la mort de sang froid, avec la résignation

d'une ame pure et angélique, qui avoit passé par le creuset de la tribulation la plus soutenue, puisqu'elle duroit depuis 14 ans; d'où il faut nécessairement conclure que le cerveau fut toujours le principal siége des vapeurs, et que malgré la tension de ses fibres en général, il faut encore des spasmes particuliers et profonds qui mettent obstacle à la libre circulation des esprits animaux, et qui en dérangent le cours; ce que Sydenham a si bien exprimé par ces mots : *spirituum ataxia*; c'est cet état vaporeux que Fitgerald a appelé *flagellum medicorum*, attendu la grande difficulté de guérir l'imagination de ces sortes de malades, qui finissent par se donner la mort à force de remèdes antispasmodiques dont ils ne savent pas se passer.

J'observe encore que Mlle. Montchovet de Bourg-Argental, citée dans mon Mémoire sur l'Abus du quinquina, qui a été dans le même cas que la malade de Lyon, a été guérie radicalement dans l'espace de six mois; mais celle-ci n'étoit âgée que de 18 ans, et que d'ailleurs elle avoit été moins droguée; tandis que celle de Lyon avoit été empoisonnée, pour ainsi dire, pendant 14 ans; ce qui a procuré le racornissement de la matrice; d'où il faut nécessairement conclure que le mal étant moins invétéré, et moins irrité par des remèdes incendiaires, la guérison a été plus facile à obtenir.

Telles sont les merveilles que j'opère en répa-

rant les fautes des médecins Browniens. Que l'on cesse enfin d'incendier l'espèce humaine! Que les chimistes éteignent leurs fourneaux! qu'ils ne les rallument que pour les arts (*a*)! Je ne rencontrerai plus sur mes pas des Dlles. V**, des Dlles. Montchovet, des Dames Coste, des Dames L**, des Mr. Fourcheut, etc. dont la liste grossit chaque jour, et l'humanité toute entière se louera des médecins. J'ajoute que leur ministère, qui n'a été jusqu'ici qu'un ministère de trouble et de confusion (*exemple en soit montré à la méthode perturbatrice de Barthés*), deviendra un ministère de paix et de bénédiction.

On lit dans la gazete de santé, n.° 39, pag. 339, quelque chose de relatif à la maladie de Mlle. V**; c'est un article intitulé : *Exfoliations membraneuses*, dont je suis l'auteur; il est le résultat des réflexions que j'ai faites sur l'observation de M. Le Faucheux, médecin à Angers, publiée dans le journal de médecine, pag. 34. Il est question dans ce journal,

(*a*) Entre autres défauts que je reproche aux remèdes chimiques, je comprends ceux qui résultent de leur composition. Je citerai à l'appui de ce reproche, le tartre émétique, dont la dose varie suivant sa fabrication; de sorte que le médecin le plus judicieux ne sait jamais ce qu'il ordonne, à moins qu'il n'aye la sage précaution de demander si l'émétique est fait avec le foie ou avec le verre d'antimoine; ce qui suppose que l'on est à portée de prendre cette information.

d'un homme qui avoit rendu par le vomissement, et à plusieurs reprises, toute la membrane interne de son estomac; ce qui est attesté par Mrs. Delaunay, Guerin, Avenau, Lachaise, Chevreuil, Grenier, Bey et Le Faucheux, médecins et chirurgiens de la ville. Ce fait a paru si extraordinaire, qu'il a provoqué un rapport de plusieurs membres de la Société de médecine de Paris, dans lequel on cite les auteurs qui n'ont pas voulu reconnoître ces exfoliations, et ceux qui les ont reconnues; tels que Saxonia, Picolomini, Menschuerus, Hoffmann, Tulpius, Silvius Deleboé, Geoffroi, Ruhaut, Deschamp, Tartra, Becherus, Francus, Pierre Albret, Wetsphal, etc; mais ils ont oublié, volontairement sans doute, le plus ancien de tous, c'est *Arétée*; et le plus moderne de tous, c'est *moi*, qui ai dit, dans mon Traité des Affections vaporeuses des deux sexes, que la Dlle. Autheman avoit rendu la membrane interne de la vessie urinaire; qui, en se repliant sur le *sphincter*, avoit formé des champignons, qui furent ensuite évacués et arrachés par des injections faites avec l'eau minérale de Barreges, après avoir fait l'essai de celles qui y étoient les plus propres.

Cette Dlle. rendit encore la membrane interne d'un uretère, qui avoit été excoriée par le passage de plusieurs graviers plus ou moins considérables, qui formèrent ensuite une pierre qu'elle rendit par

l'urètre avec des grands efforts. J'ai dit encore que Mde. de Lacoré, intendante de Besançon, avoit rendu plusieurs exfoliations de cette espèce, avec une pierre biliaire de forme triangulaire, qui sortit vraisemblablement du *duodenum*, où elle étoit enkystée; et qui entraîna avec elle la membrane interne de cet intestin; laquelle exfoliation fut suivie d'une hémorragie si considérable, qu'elle mit la malade en danger, par la rupture de quelques ramifications de la veine porte. J'ai dit encore que la même malade rendit plusieurs petites pierres de la nature du gravier, qui sortirent, sans doute, du pancréas, après l'avoir déchiré.

J'ai cité Mde. de Belsunce, qui avoit rendu par les selles une exfoliation d'une aune de longueur; j'ai parlé de M. de Seysel, qui m'apporta lui-même à Arles l'exfoliation d'une grande partie de ses intestins, après sa guérison; et Mde. de Gléon, dont la matrice s'étoit exfoliée à Arles, où elle étoit venue de Paris pour se confier à mes soins : tous ces exemples étoient bons à citer; ils les auroient été, sans doute, s'ils ne m'avoient pas appartenus; ce qui devroit faire rougir ceux qui les ont tus, parcequ'ils étoient favorables à ma doctrine. J'ajouterai que tous ces malades étoient racornis par l'effet des remèdes brûlans avec lesquels on les avoit traités pendant des années entières; et si Tartra, l'un des commissaires rapporteurs, nous dit qu'il avoit vu

de pareilles exfoliations, opérées par l'eau forte imprudemment avalée ; je suis en droit de dire aussi, que si les malades que je viens de citer, n'avoient pas avalé de l'eau forte, ils avoient pris pendant très-long-tems des remèdes irritans ; et ces demi poisons avoient produit les mêmes effets.

Il résulte de toutes ces réticences volontaires, que le racornissement des nerfs est plus fréquent qu'on ne pense, depuis que la chimie et la pharmacie nous fournissent tant de poisons ; et si jamais les médecins veulent reconnoître cette vérité, après tant d'autres que j'ai divulguées, ils seront moins prodigues en remèdes actifs ; et cependant je vois avec douleur que ces sortes de remèdes sont prônés par Brown et par ses partisans, avec une constance qui fait la honte de leurs auteurs.

Je reprends le fil de mes citations, et je dis : qu'un jeune homme de Marseille, âgé de 23 ans, étoit dans le même cas que la malade de Lyon déjà citée, quoique par des causes bien différentes ; son estomac ne fesoit plus de fonctions ; l'épuisement de ce jeune homme étoit extrême, ainsi que l'atrophie de son corps ; il étoit si maigre et si exténué, qu'il ressembloit, me disoit-on, à un squelette ; il étoit enfin hors d'état de se transporter à Arles. J'appris par le mémoire que l'on m'adressa, que ce malade avoit fait des excès en tout genre, et par surcroit avoit-il été

traité deux fois avec le sublimé corrosif, par un médecin grand partisan de Brown, qui avoit usé auprès de lui de tous les fortifians qu'il avoit puisé dans la pharmacopée de ce visionnaire. L'exemple de la malade de Lyon étoit trop récent pour l'avoir oublié; une nourrice et l'eau de poulet firent toute mon ordonnance; et ce jeune débauché fut sauvé. Une particularité bonne à remarquer, c'est que sa peau s'exfolia; l'épiderme tomba, ainsi que ses cheveux avec tous les poils de son corps; et cette seconde métamorphose atteste encore une fois que la médecine de Brown n'a été imaginée que pour détruire l'espèce humaine; que ce novateur vienne nous dire après cela que le spasme provient de la foiblesse de la fibre, nous ne le croirons pas; sa théorie n'étant d'ailleurs appuyée que sur le mensonge.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

La Motte.

M Goirand de Servesane, mon petit fils, âgé de 28 ans, fut attaqué, en 1805, d'un certain mal d'estomac, dont il souffroit à l'approche de tout aliment: il étoit alors à Ostende, sous la direction d'un oncle qui en étoit l'Agent Maritime. Un médecin Anglais l'avoit gorgé de pilules stomachiques et purgatives, sans connoître la cause de sa

maladie. Déjà réduit dans le marasme, il fut obligé de quitter son poste pour arriver à Uzés sa patrie. Je courus auprès de lui dans le mois d'octobre, et l'ayant trouvé dans le même état que le malade de Marseille, j'ordonne le lait de femme, pour toute nourriture, et l'eau de poulet pour boisson ordinaire. Ce régime réussit si bien, qu'il m'écrivit dans le mois de mai 1806, qu'il avoit engraissé à ne pas le reconnoître, qu'il étoit enfin guéri. Il garda néanmoins la nourrice pour compléter mon ordonnance qui exigeoit un an de ce régime. Au reste, ce n'est que dans les cas désespérés, ceux où l'estomac long-tems irrité par des remèdes actifs, ne peut plus supporter d'autre aliment que le lait, que j'ai recours à la nourrice; c'est ici l'ancre de salut.

M. Combeau, maître apothicaire de cette ville, d'un tempérament sec et mélancolique, homme très-estimé du public, parce qu'il est parcimonieux dans le débit des remèdes de sa pharmacie, est attaqué d'une affection nerveuse, qui se manifeste par des symptômes particuliers à son estomac. Il souffre nuit et jour d'une cardialgie importune; il ne dort point; il est tourmenté par les vents; il vomit, et la fièvre se déclare; les douleurs qu'il ressent dans toute la région épigastrique sont si fortes, que le malade ne peut s'étendre dans son lit; il est obligé de tenir ses genoux repliés sur

la poitrine. Que fera-t-il pour remédier à tant de maux ? aura-t-il recours à sa pharmacie ? mais il avoit vu depuis peu qu'elle étoit nuisible en pareille circonstance ; il s'adresse à M. Dumas, son ami, le seul médecin qui pratique franchement d'après mes principes, et qui en fait gloire (*a*). Celui-ci, que je me plais à instruire, ordonne le bain tiède avec l'eau de poulet, et m'appèle au conseil ; il guérit ce malade en peu de jours sans autre remède. M. Badé, habitant de Nôtre-Dame de la Mer, tomba dans le même cas ; je suis encore appelé au conseil avec M. Dumas ; M. Badé guérit par les mêmes remèdes.

Pierrette Roussard, âgée de 18 ans, s'effraie beaucoup par le bruit d'une arme à feu, tirée à bout touchant et à l'improviste. Cet effroi lui occasione la suppression de ses règles ; elles refluent sur le cerveau ; cette fille devient folle tout-à-coup, muette, sourde, et finit par être hébétée ; elle ressembloit à une statue de marbre. Pierrette Rous-

---

(*a*) Il seroit bien doux pour moi de compter au nombre de mes prosélytes tous les médecins de cette ville ; mais des raisons impérieuses s'y opposent. Hélas ! s'ils savoient tout ce qui se passe dans mon cœur, ils se rendroient moins difficiles ; d'autant mieux que leurs malades, qui viennent journellement dans mon cabinet pour me consulter, m'obligent plus d'une fois de contrarier leur pratique ; et je proteste que c'est toujours malgré moi.

sard est fille d'une veuve qui n'a d'autres ressources que ses bras pour gagner sa vie. Pressée par la fin, elle la conduit à l'hôpital; le médecin qui étoit de service ordonne d'abord des vésicatoires, quand les administrateurs de cette maison, peu accoutumés à recevoir des malades de cette espèce, la renvoient; heureusement pour elle, avant que les vésicatoires fussent placés; la providence qui veilloit, sans doute, sur le sort de cette malheureuse fille, voulut que je fusse chargé d'elle, à la prière de ceux et celles qui prenoient le plus grand intérêt à sa guérison. J'ordonne les bains au lieu des vésicatoires, accusant le spasme de la matrice qu'avoit provoqué l'effroi précité. Pierrette Roussard se baigne pendant deux mois consécutifs, trois heures par jour, au bout desquels les règles reparoissent; la malade reprend tous sens, elle n'est donc plus folle, muette, sourde, ni statue de marbre; elle est guérie.

Falloit-il taire une anecdote aussi intéressante, pour les progrès de notre art? Non sans doute: si je demandois au médecin qui avoit d'abord prononcé pour les vésicatoires, quelle étoit donc son intention? il me répondroit qu'il avoit en vue de remédier au relâchement des fibres du cerveau, qui, d'après la théorie de Brown, avoit produit tout ce désordre; tandis que moi, qui n'ai vu que le spasme de la matrice, d'où provenoit le reflux

des règles sur le cerveau, j'ai employé les humectans et les délayans, qui, seuls, pouvoient détruire le spasme et guérir cette fille, comme en effet ils l'ont guérie.

Si je lui demandois encore ce que seroit devenue cette fille, si on lui eût appliqué les vésicatoires; je répondrai pour lui que cette fille folle, sourde, muette et ensuite hébétée, seroit encore dans le même état, en continuant d'accuser le relâchement; et voilà comme tant de malheureuses, qui sont livrées à la méthode du docteur Brown, périssent, ou restent incurables, à la honte des médecins et de l'art. Je désire de tout mon cœur que l'exemple de Pierrette Roussard désille le yeux de tous les médecins de cette ville; je les ai mis si souvent sur la voie de s'instruire auprès de moi, par l'exemple frappant de tant de guérisons, que l'on peut appeler miraculeuses, que je perds tout espoir de les ramener jamais à mes documens. Est-ce qu'ils craignent mon approche? Toutes les démonstrations d'une amitié sincère que je ne cesse de leur faire, seront-elles toujours superflues? Qu'ils viennent donc à récipiscence, mes bras sont ouverts pour les recevoir! et par cette invitation, je n'exprime que foiblement le désir que j'ai de leur être utile, et par contre-coup à mes concitoyens.

J'avois auprès de moi depuis peu une malade de St. Etienne en Forez, qui étoit attaquée de-

puis trois ans de maux de nerfs, avec insomnie totale, vomissement et suppression de ses mois. Un médecin Brownien qu'elle vint consulter à Lyon lui ordonna des pilules purgatives qui l'irritèrent davantage, et ne sachant plus que faire, il lui ordonna des bouillons de coq pour la fortifier; la malade en prit quatre par jour pendant six semaines. Ces bouillons, ajoutés à des pilules purgatives, jetèrent dans son sang tant de parties âcres et volatiles, que cette Dlle. est aujourd'hui dans un état si affreux, que je ne pourrois le décrire.

Therese Bourjeau, âgée de 30 ans, étoit sujette, depuis une couche laborieuse, à une perte blanche qui la desséchoit et l'épuisoit; et cette perte étoit accompagnée de douleurs dans la matrice avec des cuisons considérables dans le vagin; ces fleurs blanches me parurent être d'un caractère très-acrimonieux; et par surcroit, la femme Bourjeau éprouvoit des crispations à la tête, aux bras, aux jambes, pour ne pas dire par tout le corps; elle éprouvoit, en outre, des tiraillemens dans les aines et dans les cordons de la matrice; le ventre étoit tendu et douloureux; elle avoit encore des envies de vomir, et elle étoit constipée.

La complication nerveuse étoit ici trop évidente, pour s'y méprendre; et sans m'arrêter aux envies de vomir qu'éprouvoit la malade à la fin de chaque digestion, j'ordonnai l'eau d'agneau, en guise

d'eau

d'eau de poulet, pour ménager la bourse de cette pauvre femme, et les bains tièdes de trois heures; après quoi je la livrai à M. Dumas, cité plus haut, étant assuré qu'il ne dérogeroit pas à l'indication que je venois d'établir. Celui-ci se chargea de la femme Bourjeau, avec d'autant plus de zèle, qu'il savoit, que si on s'avisoit de la traiter différemment, on lui auroit procuré de plus grands maux; c'est avec cette théorie qu'il la guérit dans l'espace de deux mois, de la perte blanche et de ses maux de nerfs.

Tout autre médecin que lui se seroit arrêté aux envies de vomir; et en partant de ce faux principe, il se seroit rappelé de l'axiome banal qui dit : *vomitus vomitu curatur*; il lui auroit donné l'ipécacuanha, qui auroit irrité de nouveau les entrailles et la matrice; et qui, par cette seule raison, auroit aggravé les maux de nerfs. Cette malade reprit à cette époque la fraîcheur et l'embonpoint qu'elle avoit perdu depuis long-tems; elle jouit aujourd'hui de la meilleure santé.

Voilà un nouveau triomphe du régime aqueux, puisqu'on n'a employé que l'eau de poulet et les bains tièdes, sans addition d'aucun purgatif et autre remède altérant. Je présente cette nouvelle cure aux médecins, pour leur apprendre que les remèdes actifs ne sont pas ceux qui guérissent en pareil cas; mais bien les contraires.

La médecine vient de perdre à Avignon un sujet rare, qui donnoit les plus belles espérances ; c'est M. Calvet neveu ; mais ce jeune homme étoit si imbu des préceptes de Brown, qu'il affectoit d'employer dans ses écrits les expressions *asthéniques* et *sthéniques*, comme tant d'autres. Il fut attaqué d'une érésipèle phlegmoneuse à la face, qu'il traita avec des spiritueux, d'après les documens de son maître ; malgré les représentations d'un oncle, praticien consommé, et mourut de la gangrène.

Toujours prêt à abjurer mes anciens principes pour adopter les vôtres, mon respectable collégue, m'écrit M. Madier, médecin à Beaucaire, qui joint à une théorie profonde, une pratique de 45 ans; je viens d'en faire une épreuve bien satisfaisante pour vous et pour moi. Voici le fait : Mde. de C***, âgée de 28 ans, n'avoit jamais été bien réglée ; elle étoit sujette à des crispations nerveuses, qu'un chagrin continuel entretenoit ; lorsqu'un médecin Brownien donna à cette malade plusieurs médecines et tous les antispasmodiques de la pharmacie ; ces remèdes aggravèrent les symptômes, et amenèrent le *tétanos*. Je fus appelé à cette époque pour y remédier ; j'ordonne les bains tièdes ; la malade roide et légère comme une pièce de bois surnagea dans le bain ; je fis alors diminuer la tiédeur de l'eau jusqu'à la rendre presque froide ; la malade s'enfonça dans le bain, dans le-

quel elle resta six heures ; j'eus l'attention de renouveller la froidure de l'eau de tems en tems, parce qu'elle s'échauffoit beaucoup ; et par la continuité de ce remède, elle guérit en peu de jours. Je n'oublierai jamais les entretiens familiers que m'a procuré la maladie de Mde. B***, pour laquelle je fus appelé à Arles ; mais quand je regarde derrière moi, je me trouve coupable, par inexpérience, en débutant dans une carrière que je ne connoissois pas ; je me dispose à réparer mes fautes ; ce sera en prêchant d'exemple à l'avenir.

Tel est le langage d'un nouveau converti ; je ne dirai pas la même chose de celui qui m'a communiqué l'observation suivante. Mde. Roux, ma chère épouse, vient d'essuyer les rigueurs du catharre qui exerce son empire à Nismes comme ailleurs. Mde. Roux votre parente est nerveuse, vous le savez ; je devois donc la traiter en nerveuse. Parmi les symptômes qui caractérisoient ce catharre, j'avois remarqué des légers frissons, suivis de chaleur, pouls fébrile, courbature et toux convulsive ; c'est-à-dire sans expectoration, que des tisannes adoucissantes firent disparoître ; mais une légère imprudence rappela tous ces symptômes ; et à ceux-ci se joignirent une céphalagie des plus cruelles, un mal aux dents que rien ne pouvoit calmer, une ophtalmie accompagnée de douleurs lancinantes dans l'orbite, et la toux qui étoit tou-

jours sèche et sans expectoration. Le bain des pieds fut mis en usage; il soulagea tant soit peu, mais il ne guérissoit pas ; je me déterminai alors à employer le bain tiède ; les symptômes diminuèrent peu à peu après trois heures de séjour dans l'eau ; on y revint le lendemain et les jours suivans ; l'expectoration s'établit, elle fut très-abondante, et ma femme fut guérie.

Mde. Roux étoit enceinte de quatre mois ; cette circonstance ne m'empêcha pas de recourir au bain tiède ; vous nous avez appris depuis long-tems que le bain n'étoit pas nuisible aux femmes enceintes ; j'ai vu les accoucheurs de Paris le mettre en pratique d'après vos documens, dont ils ne fesoient pas un mystère. Ce n'est point ici le langage de M. Madier ; M. Roux qui commence sa carrière médicinale n'a rien à se reprocher encore ; mais sa démarche aussi hardie que judicieuse, annonce un jeune praticien, dont le jugement déjà rassis promet les plus grandes espérances.

Deux disciples de Brown agirent d'une manière beaucoup plus tranchante ; l'observation suivante en est la preuve ; ce qui fera le contraste le plus frappant avec celles que je viens de publier. Appelés l'un et l'autre chez une Dame de distinction de la ville d'Uzés, âgée de 45 ans (Mde. Damartin), d'un tempérament très-délicat, qui avoit une perte de sang à l'époque de son tems critique ; ils la

traitent avec des émétiques et des purgatifs sans aucun délayant intermédiaire. Ces remèdes provoquèrent une hémoptysie considérable ; ils purgent néanmoins ; ils donnent des astringens, et la fièvre survient. Elle étoit spasmodique ; mais les disciples de Brown ne connoissent pas cette espèce de fièvre. Je suis consulté à cette époque ; mon avis est rejeté ; ils donnent encore un émétique qui réduisit le malade à la dernière extrêmité. On la transporte à Arles dans cette triste situation ; elle y arrive un lundi au soir, et le mercredi suivant elle expire ; en me témoignant le regret de n'être pas arrivée plutôt. Si je racontois tous les meurtres qu'opèrent les médecins Browniens, dont je suis instruit par ma correspondance, je paroitrois exagéré ; c'est pourquoi je me borne à la citation des deux faits suivans, avec lesquels je termine ce recueil, auquel je pourrois donner le nom de marryrologe.

Une femme du peuple, d'un tempérament nerveux et irascible est attaquée d'une perte de sang après une fausse couche, qu'une violence envers son mari favorisa. Cette perte étoit accompagnée de spasme et de douleurs si vives dans la matrice, qu'elles fesoient craindre l'inflammation et l'ulcère de cet organe ; et cette femme n'éprouvoit du soulagement que dans les bains tièdes qu'elle prenoit par mon conseil. Un chirurgien à qui ce-

bains déplaisoient beaucoup, parce que je les avois ordonnés, trouva une raison pour les faire suspendre, et pour donner l'ipécacuanha; cet émétique procura des nouvelles irritations dans les entrailles et dans la matrice, qu'il fut obligé d'apaiser avec les gouttes anodines. Ce narcotique arrêta toutes les secrétions (*car tel est son effet*), et la fièvre survint. Il eut recours aux astringens pour calmer la perte de sang; celle-ci continua avec plus de force que jamais : cette malheureuse femme resta dans cet état fébrile pendant 18 mois, éprouvant une faim dévorante qu'on ne voulut jamais satisfaire, sous le prétexte spécieux qu'elle avoit la fièvre; elle mourut enfin racornie et rabougrie comme un parchemin sec. J'observe que ces sortes de malades, mutilés par la pharmacie, meurent très-difficilement; je pourrois dire sans hyperbole, qu'il faut les égorger pour leur ôter la vie.

La femme d'un artisan, enceinte de neuf mois, du même tempérament qne la précédente, accoucha très-heureusement à son terme; la fièvre lactée se déclare trop tôt avec une éruption miliaire à la peau. On donne imprudemment un émétique, les vidanges se suppriment; elles refluent sur le cerveau; la malade meurt le huitième jour de sa couche. C'est par cette pratique qu'il meurt tant de femmes en couche; ce qui n'arriveroit pas, si les médecins vouloient bien se persuader, que la sup-

pression subite des vidanges ne peut provenir que du spasme de la matrice, et non de la foiblesse de cet organe.

J'aurois bien quelque chose à dire sur une espèce de cardialgie si commune aux femmes en couche; je citerois volontiers quelques exemples fâcheux, si je ne craignois les fausses applications qu'on pourroit en faire, ce que je veux éviter; mon intention étant d'instruire les médecins, et non de les critiquer; je dirai seulement que cette espèce de cardialgie, appelée par Maurice, Dunkan et Marrot, *crampe d'estomac*, devient mortelle entre les mains de ceux qui ont recours aux antispasmodiques, et plus mal-adroitement encore à l'émétique; tandis que des potions huileuses rendues anodines, les lavemens émoliens et l'eau de poulet en triomphent toujours.

C'est par zèle et non par tout autre motif, que j'ai révélé quelques mésaventures des médecins Browniens, dans la vue de les corriger quand ils se déclarent ouvertement, sur-tout, les ennemis de ma doctrine. Ces hommes indomptables, pétris d'amour-propre et d'orgueil, sont si imbus des préceptes de Brown, qu'ils sortent rarement de la chambre de leurs malades sans écrire une ordonnance pour l'apothicaire; ce n'est pas sans raison que je les accuse de cette insigne mauvaise foi, avec laquelle ils s'efforcent d'entretenir l'erreur; c'est pourquoi se

voyant réduits à garder le silence par la force de mes réponses, ils ont fait paroître Brown sur la scène ; et non contens d'une traduction française, ils en ont fait paroître jusqu'à trois ; ce qui est révoltant pour ne rien dire de plus (*a*).

(*a*) Je reçois dans le moment des observations trop intéressantes, pour ne pas m'empresser de les publier. Elles appartiennent à M. Lejoyand, l'un de mes prosélytes, qui a si bien écrit sur les principes naturels. Il me mande, dans sa lettre du 24 janvier 1808, qu'il a guéri pendant l'hiver de 1784 à 1785, par le moyen de l'eau pure en boisson, prise en abondance, et des bains tièdes de plusieurs heures, un Capitaine de vaisseau, le seul complétement lépreux que l'on eût vu en Europe depuis un siècle ; après qu'il eût épuisé les conseils des plus célèbres médecins, et après avoir promené son *éléphantiasis* dans les deux mondes.

Il me mande encore que Mde. Du Camper, que l'on avoit gorgée de quinquina, en Angleterre, en Hollande et en Allemagne pendant deux années consécutives, pour une fièvre quarte toujours plus rebelle au quinquina, qui se présentoit sous des formes si affreuses, que pendant le frisson, dont la durée étoit de dix heures, les convulsions, les crampes lui recoquilloient les jambes jusques sur les épaules, accompagnées de hurlemens effroyables ; je l'ai guérie, me dit-il, sans autre remède que les bains tièdes, et l'usage intérieur de l'eau de bussan, qui, comme vous le savez, est fort rafraîchissante.

Il se cite enfin lui-même dans cette lettre, condamné, au mois d'avril 1795, à périr, ne tenant plus à la vie que par d'affreuses douleurs, qui annonçoient le racornissement de ses nerfs ; je n'ai pu guérir, me dit-il, que par l'usage des

Ces ennemis implacables que ma doctrine a formé, ne s'en tiennent pas là ; ils sont à la fu d'un exemple contraire à cette doctrine si contestée ; ils se sont glorifiés depuis peu d'en avoir trouvé un ; le voici : Une jeune femme (Madame Hebert), après avoir nourri trop long-tems son premier enfant, tombe dans une mélancolie profonde. Un médecin de Paris, que je pourrois nommer, ne vit dans ce symptôme qu'épuisement et foiblesse ; il ordonne un vésicatoire que l'on place sur le crâne, après avoir rasé la tête de très-près ; la malade fut d'abord soulagée, on la crut même guérie. Le médecin, tout glorieux de cette cure, ne manqua pas de la faire parvenir à mes oreilles (*j'étois à Paris à cette époque, en l'an* 11). Il prétendit, avec raison, que cette cure, opérée par un vésicatoire, détruisoit, elle seule, toute ma théorie et ma pratique sur les maux de nerfs ; peu s'en

---

bains tièdes, dont quelques-uns furent de douze et de vingt heures (ce qui répond à l'ironie de Tissot, quant il dit, par dérision, que vous faisiez prendre à vos malades des bains de 24 heures). Vous auriez entendu, ajoute-t-il, tout ce qui m'approchoit, ma famille, mes amis, les médecins me blamer, m'accuser de ma perte, et reprocher à ma bonne et courageuse petite femme la confiance avec laquelle elle me laissoit faire. J'abrège, me dit-il encore, pour ne pas passer les bornes d'une lettre ; car je pourrois continuer sur le même ton.

fallut qu'il n'envoyât bien vîte cette belle observation au journal de Paris (Sedillot), qui l'auroit accueillie avec le plus grand empressement; mais sa joie ne fut pas de longue durée; la malade retomba bientôt dans son premier état; il eut recours au même remède, qui ne réussit pas tant s'en faut comme la première fois; il y revint une troisième; la mélancolie fit alors des progrès effrayans; la malade fut attaquée, en outre, d'un spasme douloureux dans les muscles du cou, qui rendit la tête immobile. Ce fut dans cette circonstance qu'elle eut recours à moi; je fis enlever promptement le vésicatoire; la malade cessa de nourrir son enfant; je prescrivis des délayans internes et des bains tièdes de trois heures; elle observa ce régime pendant trois mois, au bout desquels Mde. Hebert fut réellement guérie.

Pour rendre raison de cette singulière cure opérée par un vésicatoire; je dirai qu'un tonique aussi puissant augmenta nécessairement la tension des membranes du cerveau, et procura ainsi le déplacement du spasme, en favorisant la *métastase* des esprits animaux, comme je l'ai enseigné ailleurs; d'où s'ensuivit la cessation momentanée du symptôme spasmodique; ce sont des prétendues guérisons de cette espèce qui en imposent aux médecins *atoniques* (*ce sont ceux qui admettent pour cause prochaine et immédiate des affections vapo-*

reuses, *le relâchement de la fibre nerveuse*; *ce sont enfin les disciples de Brown*); mais les médecins, plus expérimentés que Fouquier et compagnie, ne s'y trompent jamais; ils annoncent la rechute qui arrive toujours.

Je dirai enfin qu'il étoit d'un devoir indispensable à Brown et à ses traducteurs, d'opposer à ma théorie et à mes expériences, des expériences contraires; ce ne sont pas celles qui plaident en faveur des maladies *asthéniques*; mais les contraires guéries par les remèdes excitans; c'est ce qu'ils n'ont pu faire, et ce qu'ils ne feront jamais; et comme un système aussi faux que celui de Brown ne pouvoit être appuyé que sur le mensonge le plus révoltant, les Browniens ont osé avancer (*je le répète*) que sur cent malades, il y en avoit quatre-vingt-dix-sept d'*asthéniques* ou relâchés, et que les trois autres seulement étoient *sthéniques* ou tendus; tandis que par un calcul plus vrai, les neuf dixièmes appartiennent aux maladies *sthéniques*. Il est donc inutile de vouloir échapper à ma censure par un faux fuyant si mal-adroit, qui décèle en même tems la foiblesse des médecins Browniens et leur mauvaise foi.

Ce mensonge proféré sans pudeur et sans honte, a enfanté une calomnie dont tout médecin doit être révolté; la voici : on lit dans la préface de Brown ces paroles remarquables. « La médecine, nous

dit-il, est un art conjectural, rempli d'incohérences dans toutes ses parties ; il seroit possible de la ramener à une science certaine (*par son système sans doute*), *qui pourroit être appelée la science de la vie* ». Et cette sentence, aussi inconséquente qu'elle est orgueilleuse a servi d'épigraphe, que Fouquier a placée à la tête de sa traduction; traduction qui, chargée de notes la plupart contradictoires entre elles, la rendent inintelligible ; c'est ce qui arrive toujours à ceux qui font métier de traduire des ouvrages étrangers, ne pouvant faire mieux, auxquels ils ajoutent quelque chose du leur. Pour moi, qui ai prouvé et démontré que le système de Brown étoit inadmissible, je dis avec plus de vérité, qu'il doit être appelé la *science de la mort.*

Je demande pardon à M. Fouquier; c'est l'humanité toute seule, qui m'arrache une vérité qui répugne à ma délicatesse ; mais je succombe en présence des maux qui en résulteroient, si cette troisième traduction française étoit trop répandue. J'attends M. Fouquier dans l'arêne, et je le préviens que j'aurai pour ma défense des nouvelles guérisons, que j'opère tous les jours, à lui opposer, par une méthode diamétralement contraire à celle de Brown ; car les malades qui arrivent journellement à Arles pour me consulter, ou pour rester auprès de moi, sont presque tous des victimes de la secte Browniène.

Concluons de ces débats toujours plus scandaleux, qu'il est d'une nécessité urgente de changer de système, pour ne pas dire de routine; ce sera quand on conviendra avec moi que le tempérament nerveux est aujourd'hui le plus commun; et alors on cessera de mutiler les humains. Nos écoles sont le foyer de cette corruption d'idées; tous les élèves que l'on fait arrivent chez eux imbus des préjugés qu'on leur a inspirés, et ces mêmes élèves deviennent innocemment les bourreaux de leurs concitoyens. Les mémoires que je reçois de toutes les parties de l'Empire français, attestent cette vérité; on veut absolument attribuer avec Brown les maladies nerveuses au relâchement et à la foiblesse des nerfs. Cette théorie que l'on s'efforce de soutenir dans les écoles, et principalement dans celle de Strasbourg (*a*) et dans tous les journaux de

(*a*) Le directeur de l'école spéciale de Strasbourg (M. Noël) est de ce nombre; ce professeur, à qui j'ai adressé mon Mémoire sur l'abus du quinquina, par honnêteté, plus encore que par devoir, m'a répondu sur un ton à me faire juger qu'il tient beaucoup aux préjugés de la secte Brownième; ce qui ne l'autorisoit pas à applaudir aux sarcasmes du dernier libelle dont on m'a gratifié. Je respecte néanmoins son opinion, sans me départir de la mienne; c'est elle qui m'apprend que les toniques sont meurtriers dans tous les cas nerveux, et dans ceux de la complication nerveuse. M. Noël ne connoît donc pas cette espèce de complication; il est par conséquent peu en état de la faire connoître à ses élèves; ce qui ne me donne pas une idée fort avantageuse de ses talens.

médecine, est préconisée par les médecins Browniens, et la pharmacie y trouve son compte au détriment des humains; c'est ainsi qu'on en impose aux plus crédules; et quand on trouve l'occasion d'attaquer ma doctrine, on le fait avec une impudeur qui décèle la partialité la plus blamable. On aura peine à croire qu'un libelle des plus injurieux, qui parut au premier moment que mon Mémoire sur l'abus du quinquina vit le jour, ait été annoncé avec un mépris peu commun, dans le journal rédigé par M. Baumes, avec lequel je n'avois jamais eu aucun rapport direct ni indirect; ce qui découvre une coalition manifeste entre son auteur et ce journaliste. C'est de cette manière que l'on se fait des prosélytes, qui prônent notre réputation dans les villes qu'ils habitent. Je pourrois bien croire qu'un intérêt sordide et mercantile entre pour quelque chose dans cette intrigue, ce qui devroit faire rougir un professeur de Montpelier; mais que ce soit venin ou poison, ce n'est pas moins une peste que l'on répand. Accoutumé depuis long-tems aux sarcasmes des journalistes, et d'en faire parade (*a*), je ne tairai pas ceux de

(*a*) Voyez mon recueil des pièces relatives au traitement des vapeurs, volume in-8°. de 435 pages, chez Hérissant à Paris, 1771. Ce volume contient toutes les attaques des médecins de Paris et autres que j'ai essuyées en son tems, avec toutes mes réponses.

M. Baumes; les voici : « L'ouvrage en question (*le libelle*) avoit été publié, nous dit ce journaliste déhonté, pour venger la méthode de traiter les fièvres des pays marécageux, des *imputations excitées par le faux esprit et le demi savoir*; c'est un service rendu à la bonne médecine; et la doctrine de l'auteur se rattache par tant de faits (*où sont-ils ces faits?*) à ce que l'observation a de plus sacré, qu'elle ne peut être contestée que *par ceux qui ont appris dans les voies de l'empirisme, l'art d'attaquer les vrais principes par des mots, de la jactance et une ridicule prétention* ».

Telles sont les expressions franches et loyales de ce journaliste. On avouera sans peine que c'est payer bien généreusement le prosélytisme de son cliant, que d'applaudir ainsi à sa fureur. Mais est-ce bien M. Baumes, professeur de l'école de Montpellier, qui parle ainsi? Non; c'est Baumes journaliste qui ne craint pas de se dégrader en s'affublant de cette robe : en ce cas, je lui répondrai avec Voltaire, toujours importuné par Freron :

Je m'engageai sous l'espoir d'un salaire
A travailler à son hebdomadaire;
Je critiquai sans esprit et sans choix,
Et je mentis pour dix écus par mois.

Je reprends, et je dis que l'on s'obstine à entretenir l'erreur dans le traitement des maux de

nerfs, et pour cause; les uns emploient le musc, le camphre, l'æther, l'eau de fleur d'orange, le quinquina, tous les toniques enfin, contre une maladie qu'ils rendent incurable et mortelle par cette manœuvre; les autres poussent la cruauté jusqu'à se moquer de ceux et celles qui en sont malheureusement affligés; une fois que l'on a prononcé que ce sont des vapeurs, on lève les épaules; on rit même de ceux qui s'en occupent; on renvoie ces sortes de malades avec mépris et quelquefois avec des paroles obscènes. On leur donne du froid ou du chaud, avec cette indifférence qui fait la honte de ceux qui, par état, devroient tout au moins respecter l'humanité souffrante, qui implore leurs secours; on veut absolument que le relâchement de la fibre nerveuse soit la cause des vapeurs, pour recourir à la pharmacie, là où elle n'offre que des poisons, bien entendu que l'on compose quelquefois avec elle (*a*).

(*a*) Un apothicaire de Paris, celui de Mde. de Besons, vint m'offrir une pièce de velours noir pour un habit; je la refuse; et voulant forcer ma résistance, ne manqua pas de me dire que c'étoit l'usage pour les médecins accrédités; il fut éconduit fort honnêtement, et la pièce de velours servit pour un autre.

Les apothicaires de Berlin se conduisent à peu près comme ceux de Paris, puisqu'on lit dans une gazete (*le Propagateur, du mois de frimaire an 13, à l'article Berlin*,

On

On se pâme de joie, on s'extasie à la vue de son arsenal redoutable; on grossit, tant que l'on peut, la liste des antispasmodiques, en appelant à son secours les nouvelles découvertes du nouveau monde; la chimie toujours plus féconde fournit son contingent avec usure; elle grossit la liste de ses remèdes tant qu'elle peut. Les médecins de l'espèce de M. Baumes, *s'il s'en trouve*, intéressés à se couvrir d'un voile mystérieux, se voyant à découvert depuis que nous écrivons en français, empruntent un autre langage; ce sont des termes nouveaux tous plus barbares, avec lesquels ils voilent leur conduite; c'est à la faveur de ce machiavélisme qu'ils trompent les humains, pour les tenir sous leur dépendance.

O hommes orgueilleux et méchans! vos desseins sont connus; un prophète a dit de vous ce que je répéterai ici avec courage : « *ostendam gentibus nuditatem tuam* »; votre nudité est à découvert; le tems viendra où l'on se passera de vous;

---

ce qui suit) : sur les réclamations d'un anonyme, le Roi a ordonné de faire les perquisitions les plus sévères, pour découvrir les intelligences homicides que la cupidité entretient entre plusieurs médecins et quelques apothicaires.

L'école de Salerne connoissoit depuis long-tems cette espèce de trafic; le serment qu'elle exigeoit de tous les candidats en est la preuve; elle les fesoit jurer de ne pas partager en aucune manière l'argent des apothicaires.

et si jamais notre Gouvernement ouvre les yeux sur votre conduite, il s'appercevra que vous depeuplez la France depuis que vous avez adopté la doctrine de Brown ; quoiqu'il en soit, je surveillerai votre pratique, tant que je vivrai, non pour vous nuire, car j'en suis incapable ; mais pour vous forcer à changer de système. Je dévoilerai les erreurs du journaliste Baumes, en guérissant les malades qu'il me renvoie. « Son faux esprit, son demi savoir, sa jactance, ses mots vuides de sens, ses ridicules prétentions, sa triste réputation enfin feront le reste ». Je suis à l'abri de tout soupçon d'une rivalité suspecte et intéressée ; mes motifs sont connus ; mes sentimens sont au-dessus de ceux d'un écrivain stipendié ; je ne demande rien à personne ; je ne suis jaloux de personne ; et je déclare à l'univers que toutes les fois que l'on vient m'arracher de mon jardin pour des malades qui viennent de loin ou de près, je commence par les plaindre, parce que je suis assuré que ce sont des victimes de Brown ; après quoi je les renvoie à la lecture de mon Traité des Affections vaporeuses des deux sexes, et autres de mes œuvres, dans l'espérance qu'ils se passeront de moi ; à moins qu'on ne les transporte à Arles moribonds et sans m'en prévenir, comme cela m'est arrivé depuis peu en la personne de M. Darlande ancien militaire, qui mourut dans la quinzaine, sans

que j'osasse lui prescrire aucun remède ; comme cela m'est arrivé encore avec Mde. de Wardernot, que l'on a amené à Arles, venant de Bruxelles et de Montpellier, attaquée d'une phthisie pulmonaire, déjà parvenue au troisième degré, laquelle Dame est morte à Valence, après avoir resté ici deux mois.

Telle est ma profession de foi, par laquelle je termine ce recueil d'observations toutes plus intéressantes, qui accusent non seulement la pratique du docteur Brown ; mais encore l'abus que l'on fait du quinquina ; mais non l'emploi de cet spécifique précieux, quand il est indiqué et sagement administré. On dira peut-être que ce n'étoit pas ici le lieu de revenir sur l'abus du quinquina ; mais je fais observer que ce remède est devenu si familier dans les maladies chroniques, d'après la doctrine de Brown, que je ne pouvois pas me dispenser d'en parler de nouveau, pour décrier toujours plus l'abus que l'on en fait dans toutes les parties du globe, ce dont je suis instruit par ma correspondance. Je ne parlerai pas de la gangrène, dont je pourrois citer des exemples qui publient les succès du quinquina, si je voulois sortir de mon plan (*a*). Il n'y avoit donc pas là de quoi se recrier

(a) J'ai dit que le quinquina étoit employé dans la gangrène avec succès, et cette propriété ne lui est pas contestée. On ne dira pas qu'il agit ici comme astringent ; mais comme antiseptique ou cordial ; ce qui nous donne une véritable idée

avec tant de fureur contre ma pratique, qui est celle de tous les médecins prudens, qui regardent le quinquina comme le seul spécifique de la fièvre intermittente ; mais qui savent ne pas le prodiguer ; et ce n'est que sur cette prodigalité que porte ma censure ; ce que le journaliste de Montpellier auroit dû prévoir, avant de m'attaquer avec cette indécence qui décèle la passion ; et cette animosité prend sa source dans la rivalité d'un médecin déjà connu en France, qui habite une ville voisine de Montpellier ; et alors il n'a vu qu'un rival qu'il falloit écarter, et pour en venir là, il lui a dit des injures, sans toucher à la question ; car s'élever contre l'abus du quinquina, comme l'a avancé un autre journaliste (Sedillot), ce n'est pas le rejeter, puisque l'abus en suppose l'emploi ; n'en est-il pas de même pour tous les remèdes qui portent le nom de spécifiques ? Le mercure, par exemple, n'exige-t-il pas la même retenue dans son emploi ? La ciguë, l'aconit, la belladona, le stramonium ne sont-ils pas soumis à la même réserve ? Les vésicatoires, inventés par Oribase, et préconisés par Baglivi,

---

de ce remède, quand on en abuse, c'est-à-dire quand on l'applique sur une fibre sèche et tendue ; j'ajoute que depuis que le peuple prend par mon conseil de l'eau d'agneau en guise d'eau poulet, on ne voit plus à Arles de fiévreux, ou presque point : ce qui ne peut pas être contesté, et ce qui fait un argument bien puissant en faveur de la gélatine.

n'exigent-ils pas la même précaution (*a*) ? Les médecins qui nous ont tracé le traitement de plusieurs maladies, n'ont-ils pas terminé leurs documens par nous prévenir sur l'abus que l'on pourroit faire des remèdes (*b*) ? Les médecins qui ont écrit sur le quinquina, ont-ils oublié de nous prévenir sur l'abus que l'on pourroit faire de cet spécifique précieux (*c*)? Un auteur moderne, qui fait honneur à l'école de Montpellier, d'où il étoit sorti, fait plus encore; puisqu'après avoir étalé une pharmacopée toute entière dans son traité des maladies venteuses, nous dit : *plura hic habes ut pauca seligas* (*d*). Qui est-ce donc qui ne met point de borne à l'emploi des remèdes, sans en excepter l'eau de poulet, qui seroit également dangereuse pour celui qui en feroit excès ? Je ne connois que le journaliste Baumes, puisqu'il s'élève contre ma doctrine, qui est celle de tous les médecins prudens.

S'il cherche des partisans de son opinion, il les trouvera dans ces hommes exaltés comme lui, qui, sortant de l'école où ils ont puisé cette pratique, se livrent aveuglément à cette pharmacie brûlante avec laquelle ils incendient les villes où ils exercent leur talens destructeurs : malheur à ces villes

(*a*) Baglivi, *de usu et abusu vecicantium.*

(*b*) Hoffman, *Cautelæ et Observationes clinicæ.*

(*c*) Torti, *de usu et abusu chinæ chinæ.*

(*d*) Combalusier, Traité des maladies venteuses.

qui nourrissent dans leur sein de pareils guérisseurs ; c'est à eux que M. Combalusier s'adressoit, en leur disant : *plura hic habes ut pauca seligas*, je vous offre beauzoup de remèdes, afin que vous en choisissiez peu. Celse, plus prévoyant encore, et s'appercevant que les médecins de son tems prodiguoient aussi les remèdes pharmacéutiques, leur fait la même leçon : prenez garde, leur dit-il, au climat que vous habitez, et sachez qu'il faut une médecine particulière adaptée à chaque lieu ; *differe quoque pro naturâ locorum genera medicinæ, et aliud opus esse Romæ, aliud in Egypto, aliud in Gallia* ; et sur-tout ne prodiguez pas les remèdes. Raymond de Marseille, mon condisciple, pénétré de cette vérité, nous fait le même aveu, en nous disant que toutes les hydropisies qu'il a traitées à Marseille, étant le fruit des remèdes trop actifs, et sur-tout du quinquina, trop souvent répété, ne reconnoissent pour cause que la chaleur des entrailles jointe à la sécheresse, et qu'elles n'étoient adoucies que par les délayans ; il en appèle à tous ses collégues (*a*).

J'invite, en conséquence, les jeunes médecins à puiser dans ces sources fécondes en bonnes ins-

---

(*a*) Dissertation sur le bain aqueux simple, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon, par M. Raymond, médecin à Marseille.

tructions, et non dans un triste journal; d'écouter les leçons que leur font ces maîtres de l'art; ils avoueront alors que ce ne fut jamais un crime de se recrier sur l'abus que l'on fait des remèdes, quand cet abus est général.

Rapport lu à la séance du 1.er Septembre 1806, de la Société de Médecine d'Avignon, sur la Réfutation de la Doctrine médicale du Docteur Brown; par M. Pomme, Membre de cette Société (*a*).

Un système de médecine-pratique plane depuis quelque tems sur l'atmosphère médicale; et comme un astre malfaisant la menace de son influence délétère, *nous dit M. Nicolas, membre de cette Société.* Le docteur Brown, médecin écossais, enfanta ce système dans les prisons d'Edimbourg, où il étoit detenu pour dettes; et noyoit dans le vin le souvenir de son inconduite; néanmoins l'ouvrage du médecin écossais fut traduit d'abord du

(*a*) Puisque les journaux de médecine ne parlent de moi que pour m'offenser, je m'en indemniserai en publiant l'opinion d'une Société académique de médecins, après avoir publié celle de M. de Boufflers, membre de l'Institut, dans mon Mémoire sur l'abus du quinquina; ce qui vaudra bien les sarcasmes des journalistes.

Latin en Anglais, par le docteur Jones; en Allemand, par Weikard; de l'Allemand en Français, par Bertin, et successivement par Chortet et par Fouquier, médecin de Paris.

M. Franck a rendu le mauvais service aux Italiens de leur donner une traduction de ce méchant ouvrage en leur langue; et la tête des descendans d'Ænée, échauffée par les principes français, ont été exaltées à tel point, que le célèbre Moscati de Milan, appelé à Pavie pour y professer la médecine en 1796, fut obligé de prêcher le Brownisme qu'il avoit jugé trop sévérement, pour n'être pas assailli par les étudians de cette Université, illustrée par tant de savans; enfin, les enthousiates du buveur anglais ont entrepris une encyclopédie en vingt-quatre volumes in-12, et déjà il a paru le premier volume de cet étrange pot pourri; veuille le Ciel nous préserver des vingt-trois parties du fléau annoncé; *avertat Deus omnipotens*!

La doctrine de Brown ne fut pas reçue dans les trois royaumes de la grande Bretagne; *et sui non receperunt*. Les Allemands ne lui firent pas un accueil plus favorable. Les écoles de Montpellier et de Paris se hâtèrent de prévenir l'incendie des jeunes cervaux; mais aucun médecin n'avoit pris la plume contre cette œuvre plus dévorante que le bœuf de Chalaris. M. Pomme, médecin d'Arles, si avantageusement connu par son

Traité des Affections vaporeuses des deux sexes, et par les succès étonnans de sa pratique, étoit trop directement attaqué par les auteurs de tant de traductions françaises du livre anglais, pour ne pas entrer dans l'arêne d'une discussion. Il vient de publier, pour la seconde fois, une défense vigoureuse; et c'est de cet opuscule que je viens vous entretenir, puisque vous l'avez désiré.

Le Docteur d'Arles, dans un avant-propos rapide et bien fait, débute par le parallèle de sa doctrine avec celle de Brown; je ne puis mieux remplir mon objet qu'en rapportant le texte de cet avant-propos. » La médecine de Brown, dit-il, » nous brûle et nous enflamme; la mienne, au » contraire, nous raffraîchit, nous humecte, nous » détend quand la fibre est sèche et crispée; celle-» là fait des martyrs; celle-ci fait des miracles; » celle-là n'est fondée sur rien; celle-ci est fondée » sur la doctrine d'Hippocrate; c'est la médecine » de la nature; c'est celle de la raison; l'autre » est un piège que l'on tend aux humains pour » se nourrir de leur dépouille ». M. Pomme n'est pas embarrassé de trouver des preuves de ces antithèses; il les présente dans le cours de sa dissertation; il poursuit en athlète courageux Brown et ses partisans; il les écrase sous une masse de faits que la plus insigne mauvaise foi ne peut infirmer, puisque nous les avons, pour ainsi dire, sous les yeux.

La pratique de M. Pomme, vous le savez, Messieurs, est fondée sur la tension des nerfs et des filets nerveux dans toutes les maladies spasmodiques et convulsives. Notre co-associé combat ces affections, avec les bains, l'eau de poulet, le petit lait et le régime le plus humectant. Que les nerfs soient tendus, irrités, crispés, comme on voudra; qu'ils soient dépouillés de l'enduit muqueux dont ils sont revêtus dans l'état de santé; le secret de notre existence est trop profond, pour qu'on puisse dire et assurer qu'il a atteint son but, ou deviné par telle ou telle théorie; toujours est-il vrai que M. Pomme a obtenu et obtient tous les jours les plus heureux succès; et cette vérité nous conduit naturellement à ce syllogisme. » la meil-» leure de toutes les théories est celle qui guérit; » or les guérisons de M. Pomme sont constantes » et sans nombre, donc sa doctrine est bonne » et préférable à toute autre qui ne guérit pas ».

Brown, au contraire, ne voit que relâchement, qu'il appèle *asthénie*; il traite ses malades avec les armes incendiaires de la pharmacie, ne connoissant et ne voulant pas connoître la nature et ses ressources; disant même, dans son délire, qu'elle n'est bonne à rien; et que la pharmacie est au-dessus de la nature; il prodigue l'opium, le quinquina, les cordiaux les plus actifs et les plus raffinés; le rhum, le ponche, le musc, etc.; il

purge jusqu'à extinction de chaleur naturelle ; il dessèche, il brûle, il raccornit ses malades ; il les assassine enfin ; donc ses vues sont fausses et sa doctrine est perfide ; elle est conséquemment inadmissible.

Déjà le Brownisme avoit infecté Geneve, quand j'étois chargé de l'hôpital militaire de Carrouge ; un négociant, soldat dans un des bataillons de la Drôme, fut attaqué d'une fièvre putride inflammatoire ; je le traitois par la méthode de M. Pomme, et la maladie parcouroit paisiblement ses périodes accoutumés ; quand un médecin de Geneve fut appelé en consultation ; il prescrivit, malgré moi, des potions musquées ; je lui abandonnai le malade, plutôt que de condescendre à un traitement aussi meurtrier ; il le tua lestement dans la huitaine, après une agonie très-orageuse, qui présentoit les signes hideux et très-effrayans d'une exustion interne.

Comme mon objet n'est pas de suivre M. Pomme dans le détail qu'il fait des contradictions de son adversaire, je me borne à dire avec lui que le Brownisme est une espèce de machine infernale dont on a voulu se servir pour détruire l'espèce humaine. La chaleur de la discussion conduit insensiblement M. Pomme à s'élever contre la *drogmanie*, dont 60 ans d'une pratique éclairée lui a démontré le danger. Il rappèle le malheureux

état où les drogues avoient réduit Mde. Laugier sa parente, dont il a fait l'histoire dans son Mémoire sur l'abus du quinquina. Cette Dame, raccornie par l'effet des toniques, étoit pliée en deux, comme si les vertables eussent été enkilosées; il fallut pour la guérir cent cinquante bains tièdes de trois heures. Cette méthode est un peu longue, dira-t-on peut-être; mais ne vaut-il pas mieux être guéri avec lenteur et sureté, que d'être torturé par le supplice intolérable du régime stercoraire?

Il faut lire dans la dissertation de M. Pomme le jugement qu'il porte sur les remèdes prétendus antispasmodiques, et sur plusieurs autres classes qui ont reçu des qualifications que leur action dément; il prend pour exemple la fameuse poudre tempérante de Staal, qui est loin de mériter la réputation qu'on lui a donnée; parce qu'elle est composée de tartre vitriolé, de nitre et de cinabre. La critique de notre co-associé n'épargne pas les formules banales consignées dans les dispensaires, et sur-tout certains bouillons raffraîchissans qui ont une vertu toute opposée. S'il avance dans l'avant-propos de sa Réfutation, que la doctrine de Brown fait des martyrs; il le prouve par des observations irréfragables, faites par lui, soit à Arles, soit à Paris où il occupoit une place distinguée (*médecin consultant du Roi, sous Louis XV et sous Louis XVI*), soit en différentes villes,

par des médecins qui agissoient de bonne foi, lorsqu'ils droguoient leurs malades, et qui ont eu le noble courage d'avouer leurs erreurs. *Errare humanum est*, *recipiscere angelicum*, *perseverare diabolicum*, dit St. Bernard.

A l'appui d'une guérison du raccornissement de l'estomac, opérée sur M. Fourcheut de Bagnols, par l'eau de poulet et par les bains tièdes, M. Pomme rapporte dans une note, qu'en mars 1806, il fut consulté par une Dame de Lyon, âgée de 25 ans, que son mari avoit amené à Arles; cette Dame étoit sujette à des pertes de sang immodérées; un médecin de Lyon ayant vainement compulsé et mis à contribution toutes les pharmacopées connues, sans pouvoir réussir à soulager cette malade, conçut la brillante idée de lui faire porter des calçons trempés dans une forte décoction de quinquina, qu'il employa comme astringent. Ce nouveau Scot, aussi subtil pour le moins en son genre, que le cordelier du quatorzième siècle l'étoit dans le sien, ne recueillit de sa trouvaille, que la vaine gloire d'avoir attaché le premier l'arbuste péruvien à la ceinture de Venus.

Une seconde résurrection, non moins frappante que celle de M. Fourcheut, fut opérée sur une Dlle. de Lyon, qu'on rôtissoit depuis 14 ans au foyer du Brownisme. Elle arriva à Arles par le Rhône dans un état de dépérissement qui n'avoit

pas permis un autre moyen de transport ; l'estomac de cette Dlle. étoit raccorni au point de ne pouvoir admettre aucun aliment ; les douleurs qu'elle ressentoit dans l'estomac et au pylore aggravoient ses tourmens ; la malade, ajoute notre respectable collégue, étoit un squelete décharné semi-vivant ; elle ressembloit à une momie d'Egypte (*a*). Le lait de femme, l'eau de poulet et les bains la rétablirent, et la rendirent à une famille dont l'opulence avoit paru un champ bon à défricher.

A la suite des remèdes d'usage, et parmi ceux que nous appellons drastiques, M. Pomme a vu des exfoliations membraneuses dans l'estomac, des intestins de la vessie urinaire, des uretères, et de la matrice auxquelles les médecins ne veulent pas croire ; cependant il n'est aucun de nous qui n'aye vu des exfoliations dans les selles des malades qui avoient avalé des purgatifs violens. Ces accidens ne sont pas rares chez les vaporeux ; ils sont très-communs chez les paysans, qui ne croient pas être assez purgés, si une potion ou des pilules purga-

(*a*) La Dlle. Achard de Geneve, réduite dans le même état que la malade en question, ne fut pas si heureuse ; elle commit une imprudence qui lui coûta la vie : embarquée sur le Rhône, elle bivouaqua pendant deux nuits dans le mois de septembre, ce qui lui proeura un catharre qu'elle n'eut jamais la force d'expectorer ; elle mourut dans la quinzaine.

tives n'ont pas amené vingt ou trente selles ; ils donnent à ces exfoliations le nom de raclures de boyaux; c'est chez ces bonnes gens une preuve de la bonté du remède. Il est révoltant de voir dans l'exposé de Mde. de Lacoré, Intendante de Besançon, qui vint trouver M. Pomme de Geneve à Paris, que le compte de son apothicaire montoit à quatre mille francs.

M. Pomme termine sa Réfutation par un élan d'indignation contre la dernière traduction de l'ouvrage de Brown, par Fouquier, médecin de Paris (*ce qui fait la troisième*), d'autant plus que cette traduction est chargée de notes très-insidieuses pour les jeunes gens; c'est l'humanité, dit-il qui m'arrache une vérité qui répugne à ma délicatesse; mais je succombe en présence des maux qui résulteroient de cette traduction nouvelle, si elle étoit trop répandue.

M. Pomme jette, enfin, le gant à M. Fouquier; il l'attend, lui dit-il, dans l'arêne, pour lui présenter des nouvelles guérisons qui confiment toujours plus l'excellence de sa doctrine. Le Nestor de la médecine d'Arles tend les bras vers ses confrères égarés, avec une effusion de cœur des plus touchantes, et fait des vœux pour leur conversion. J'en fais autant de mon côté, et je conclus en disant que l'ouvrage de M. Pomme mérite un accueil distingué, et à ce que la Société de médecine d'A-

vignon en fasse une mention honorable dans le procès-verbal de ses séances.

Lettre de M. Pelissier, médecin à St.-Remy.

J'ai lu, mon respectable collégue, votre Mémoire sur l'abus du quinquina; cette dissertation éclairée et soutenue par des observations cliniques, est un nouveau service que vous avez rendu à la médecine. Le quinquina opère, sans doute, d'une manière comme miraculeuse, en certains cas; mais doit-on l'appliquer à tous indistinctement, comme on le fait aujourd'hui? Les fièvres, sur-tout, qui reconnoissent pour principe un excès de tension et d'excitabilité, doivent-elles être combattues par ce remède? La méthode sédative et délayante ne doit-elle pas avoir la préférence? Vous l'avez prouvé jusqu'à l'évidence; votre doctrine est forte en principes et en expériences, et quoique celles d'autrui ne vous soient pas nécessaires, je ne viens pas moins vous prier d'ajouter celle-ci à toutes celles que vous avez publiées; parce que j'en garantis l'autenticité et la sincérité.

Un homme maigre et sec, habitant le voisinage d'un pays marécageux, fut attaqué d'une fièvre double-tierce, dont les accès étoient marqués par un assoupissement profond et par la perte de la parole;

parole ; j'administrai sur le champ le quinquina à forte dose, sans évacuation préalable ; et la fièvre fut étouffée avec tous ses fâcheux symptômes. Le malade étoit en pleine convalescence depuis douze jours, lorsqu'il fut saisi de quelques nouveaux accès irréguliers, qui prirent le caractère décidé de la fièvre tierce ; mais ceux-ci n'étoient pas accompagnés de l'assoupissement ni de la perte de la parole. Je fis passer quelques évacuans avant d'employer le quinquina ; mais pour cette fois, il fut sans effet, quoique continué pendant plusieurs jours à des doses raisonnablement fortes. Je me décidai alors à employer l'opium, le camphre et la liqueur minérale anodine d'Hoffman (*a*) ; *ce remède usité et prôné par une nouvelle secte, comme spécifique dans les fièvres*, ne réussit pas mieux, et mon espoir fut encore trompé ; dérouté par tant d'infidélités successives, le tempérament du malade me suggéra d'utiles réflexions pour lui ; je soupçonnai alors que les accès de fièvre pouvoient être produits par un excès de tension de la fibre nerveuse et par la sécheresse des

(*a*) La liqueur minérale anodine d'Hoffman est un véritable antispasmodique qui peut suppléer l'æther, puisqu'il est composé comme lui d'huile de vitriol et de l'esprit de vin ; mais pourquoi Hoffman l'a appelée anodine ? c'est sans doute parce qu'elle calme le spasme à la manière de tous les antispasmodiques.

humeurs ; je proférai ce grand blasphême contre la nouvelle doctrine qui veut que toute espèce de fièvre soit un état d'*asthénie* ou de foiblesse qui demande des excitans (*théorie de Brown*) : je n'eus pas à me repentir de mon irrévérence pour ce nouveau dogme ; je mis mon malade à l'usage du petit lait, soutenu par une abondante boisson d'eau de poulet, et par quelques lavemens émolliens ; et dans quelques jours, il fut entièrement délivré de la fièvre.

Voilà, si je ne me trompe, une observation bien concluante, et pour la puissance du quinquina dans un cas, et son insuffisance dans l'autre. Stholl, ce grand praticien, avoit pour ce remède une méfiance si prononcée dans toutes les fièvres intermittentes, qu'il nous dit en propres termes : « *cortex peruvianus subindè febrem omninò non tollit, quacumque forma datus ; subindè eam tollit, sed id fit cùm mali ægri rebus.* Stholl, *pars* 4.ª *pag.* 551.

Il resteroit à présent à un praticien aussi éclairé que vous l'êtes, un nouveau service à rendre à l'humanité ; ce seroit de saper jusque dans ses fondemens, cette monstrueuse doctrine de Brown (*a*), qui fait regarder l'opium comme un remède efficace dans toutes les maladies, sans exception. Cet

(*a*) M. Pellissier ne connoissoit pas encore ma Réfutation de la doctrine médicale de Brown.

esprit de vertige a tellement frappé le cerveau de certains médecins, qu'ils ont adopté, comme une vérité fondamentale, que l'opium étoit le premier remède pour la guérison des fièvres intermittentes : *opium in februm intermittentium curatione est princeps remedium*, nous dit Franck, Vol. II, p. 309 ; qu'un médecin allemand (Girtaner) n'a pas craint d'avancer, que désormais l'opium et l'esprit de vin suffiroient pour guérir toutes les maladies (*journal de Rosier*).

J'ai été témoin en Italie des effets funestes de cette déplorable doctrine ; je servois, en l'an 4, l'hôpital St. Victor à Milan, en qualité de médecin de la République. Le nombre prodigieux de malades qui furent évacués, lors du *deblocus* de Mantoue, nous obligea de nous adjoindre des médecins italiens, tous partisans de Brown. Les maladies régnantes étoient des dyssenteries colliquatives, et des fièvres subintrantes ; le seul remède qu'administroient les docteurs italiens, étoient des préparations d'opium, sous toutes les formes, et à des doses qui me fesoient frémir ; aussi, quoique leur oracle aye prononcé que l'opium ne fesoit pas dormir, parce qu'il étoit excitant, selon lui ; tous les malades de leur division dormoient et ne donnoient aucun signe d'excitabilité ; ceux qui réchappèrent à cette pratique, avoient une convalescence si pénible, qu'ils regrettoient la mort. Hé

pouvoit-il être autrement! puisqu'à des maladies caractérisées par l'anéantissement de toutes les forces vitales, ils appliquoient un remède qu'ils regardoient comme excitant, n'en offroit pas moins pour résultat de son action, une atonie complète dans les solides, et l'appauvrissement radical du sang et des esprits.

Que n'y auroit-il pas à dire sur l'espèce d'anathème que les partisans de Brown ont lancé contre la saignée; ce remède si utile et si nécessaire dans notre climat! on veut une réforme dans l'art de guérir; Dieu veuille qu'elle tourne au profit des humains.

J'avois prévu que je ne serois pas le seul à m'élever contre la pratique du Docteur écossais; M. Canaveri, Professeur de pathologie et de clinique à Turin, vient d'analyser la théorie de Brown; et si j'ai prouvé que sa pratique étoit meurtrière par le nombre d'exemples avec lequel je l'ai combattue; M. Canaveri prouve dans un écrit fort érudit, que la théorie de Brown est aussi fausse que sa pratique (*a*).

(*a*) Voyez Analyse et Réfutation des élemens de médecine de Brown, par M. Canaveri à Turin, chez Michel-Ange Morano.

NOTICE sur l'Électricité, le Galvanisme et le Magnétisme, sous le rapport des maladies nerveuses; lue dans la Société académique de Paris, dans la séance du 13 fructidor an 11, par Monsieur POMME, *l'un de ses Membres.*

ON ne cesse de nous parler de l'Électricité, du Galvanisme et du Magnétisme; on publie journellement leurs succès; il semble, à entendre leurs panégyristes, que la physique, qui fut toujours l'émule de la médecine, soit devenue sa rivale; et qu'elle lui reproche l'insuffisance des ressources qu'elle puise dans les trois règnes de la nature; ou bien que ses ressources soient épuisées. On a lu dans la dernière séance de cette assemblée, un mémoire apologétique de l'électricité, qui étoit accompagné de quelques observations cliniques, d'autant plus intéressantes qu'elles constatent des faits et des guérisons éclatantes; mais aucun de ces apologistes ne nous a prévenu sur ses dangers dans certains cas, que je me fais un devoir de désigner; et en effet, M. Mauduit nous parle des non succès de l'électricité, mais non de ses dangers; d'un autre côté, M. Sigaud Lafond vante ses effets dans un grand nombre de maladies, et ne nous cite que les angelures; feu le docteur,

Paris, médecin à Arles, a prôné autrefois ses heureux effets sur les hémorroïdes; mais il ne trouva personne qui voulût présenter ses hémorroïdes à la machine électrique; tous ces médecins enthousiastes de ce remède, parlent, enfin, des effets miraculeux de l'électricité; mais aucun, je le répète, ne parle de ses dangers.

Oui, Messieurs, l'électricité positive, et conséquemment le galvanisme ont réussi plus d'une fois dans le traitement de certaines paralysies; ce sont celles qui proviennent du relâchement de la fibre nerveuse; mais elle a été funeste à celles qui accusent une cause opposée (la tension), et celles-ci sont les plus communes; ce sont elles qui reprochent à l'électricité son insuffisance et ses dangers: tout médecin, tant soit peu expérimenté, en a vu plus d'un exemple. J'ai vu moi-même plusieurs malades dans ce malheureux cas; une pratique de soixante ans m'en a fourni bon nombre; mais pour ne citer que des faits très-récents, j'aurai l'honneur de vous dire, Messieurs, que j'ai eu depuis peu entre mes mains un malade de cette espèce, qui, arrivé de Milan à Arles pour me confier sa santé, avoit, entre autres infirmités, dépendantes de l'affection nerveuse, un strabisme convulsif sur l'œil droit, produit par l'électricité positive que l'on avoit appliquée directement sur cet œil affecté d'une goutte-sereine, d'après l'as-

surance qu'un électriseur lui avoit donnée que cet œil reviendroit à la vie ; ce strabisme a résisté cependant à toute sorte de fumigations relâchantes, et aux bains tièdes de cinq heures par jour, avec lesquels ce malade raccorni de deux jambes, et conséquemment paralytique, a rétabli sa santé, y compris sa paralysie ; mais non son œil strabismé qu'il a ensuite entièrement perdu.

On ne disconviendra pas, j'espère, que ce ne fût ici un des cas où l'électricité positive est dangereuse ; quand à la négative, il seroit inutile de s'en occuper, parce qu'elle est indifférente pour la médecine, quoiqu'en disent l'abbé Bertholon, l'abbé Sens et autres apôtres de l'électricité ; d'où il faut nécessairement conclure, que ce puissant tonique ne doit être employé que dans les paralysies produites par le relâchement de la fibre nerveuse ; ce sont celles que notre estimable collégue a citées dans son mémoire sur l'électricité.

J'ai appelé l'autre espèce de paralysie dans mes œuvres, *hémiplégie spasmodique* ; M. de Sauvages n'a pas manqué de classer celle-ci dans sa nosologie, à la suite de l'autre espèce de paralysie ; ce que n'a pas fait Chele dans sa nosologie qu'il appèle *pyrétologie* ; ce que n'a pas fait non plus Pinel dans sa nosologie qu'il appèle *nosographie philosophique* ; attendu que ces deux medecins ne reconnoissent pas la tension de la fibre nerveuse,

comme la cause unique des maux de nerf, à l'exemple de Brown et de ses partisans (*a*).

D'après cet exposé, toute apologie de l'électricité ou du galvanisme, fût-elle appuyée d'un plus grand nombre d'expériences favorables, sera toujours défectueuse ; elle déplaira à ceux qui savent qu'elle est contraire dans les cas que j'ai cités ; il faudra donc, lorsqu'on voudra parler d'elle, à l'avenir, parler aussi de ses dangers ; et dire alors pour la première fois : *de usu et abusu electricitatis* ; bien entendu que l'on présentera des faits relatifs à cette double cause.

Vous parlerai-je, MM., du magnétisme animal, dont le prestige et ses effets magiques ont entraîné autrefois le savant, l'ignorant les enthousiastes et les hommes superficiels ? En ce cas, j'aurai l'honneur de

---

(*a*) Je ne dissimulerai pas ma surprise, en voyant dans la gazette de santé (1 ocrobre 1807) un article intéressant, dans lequel M. Dufour, qui en est l'auteur, ne reconnoît que deux espèces d'apoplexie ; savoir : la sanguine et la sereuse, ne voulant pas reconnoître cetre troisieme espèce que nous appellons spasmodique ; laquelle apoplexie diffère des deux autres dans sa cause, dans ses effets et dans son traitement. Pourquoi donc M. Dufour affecte-t-il de ne pas parler de l'apoplexie spasmodique, et de la paralysie qui la suit ? hélas ! sera-ce encore ici l'effet d'une rivaliré mal entendue ; et que deviendra la médecine, si elle est livrée à la réticenee volontaire des médecins ; que deviendront enfin les humains ?

vous dire que, pratiquant jadis à Paris, à côté de Mesmer, je n'ai pas vu avec indifférence toutes les scènes scandaleuses du Mesmérisme ; j'ai interpellé en conséquence Mesmer ; et lui ai demandé, dans les éditions 5 et 6, de mon traité sur les Affections vaporeuses des deux sexes, pourquoi le magnétisme n'opéroit que sur certains individus, c'est-à-dire, sur ceux qui ont la fibre tendue, et qui conséquemment sont très-sensibles ? Cette question de ma part étoit assez intéressante pour y répondre ; c'est ce qu'il n'a pas fait, ou ce qu'il n'a jamais voulu faire ; malgré mes pressantes sollicitations ; attendu que la solution de ce problême, qui n'en étoit pas un pour moi, mettoit à découvert toutes les manœuvres de son charlatanisme ; elle découvroit en même tems le mécanisme de ces crises prétendues ; effet malheureux d'une plus grande irritation que procuroit l'approche, ou le contact du fluide animal sur la superficie du corps ; irritation d'autant plus à craindre qu'elle laissoit après elle des impressions fâcheuses pour la vertu de celles qui s'y exposoient volontairement ; ce que l'impudique Mesmer appeloit des crises ; voulant faire entendre aux adèptes que ces convulsions étoient salutaires bien loin d'être nuisibles ; comme elles le sont en effet.

J'ai prouvé ensuite à Mesmer, dans le même ouvrage, que le magnétisme est tout simplement

un antispasmodique externe ; c'est-à-dire, un irritant externe qui agit avec plus ou moins de force, relativement à l'état de la fibre du sujet sur lequel on l'applique ; puisque celle qui est lâche ne répond pas à son action ; tandis que si on l'applique sur une fibre tendue, il en augmente le ressort et la sensibilité ; son action devient alors beaucoup trop vive ; ce qui fait entendre que le magnétisme, bien différent de l'électricité positive, n'est bon à rien, si ce n'est à faire beaucoup de mal ; puisqu'en agissant exclusivement sur une fibre tendue, il en augmente le ressort, et procure ainsi ces prétendues crises, sans en excepter le somnambulisme que l'hystéricité a produit tant de fois ; effet magique en apparence qui ne surprend que ceux qui n'ont pas suivi comme moi l'hystéricité dans toutes ses métamorphoses.

Ce qui m'autorise à vous dire, Messieurs, que l'électricité, le galvanisme et le magnétisme sont trois remèdes bons et mauvais tout-à-la-fois, quand on les applique indistinctement sur toute sorte de sujets ; je fais une grace particulière au magnétisme en le comprenant dans cette catégorie, puisqu'il n'est bon qu'à faire du mal ; tandis que les deux autres peuvent être salutaires ; celui-ci, en effet, est trop foible pour agir sur une fibre lâche ; et voilà pourquoi il n'agit pas sur tous les individus ; l'autre, au contraire, est trop fort pour

ne pas agir sur une fibre tendue; ce que Mesmer connoissoit parfaitement, puisqu'il employoit en pareil cas le petit lait et les bains tièdes, sans jamais employer l'eau de poulet qui auroit été aussi efficace, parce qu'il auroit découvert son plagiat; plagiat trop évident pour ne pas rougir de cette supercherie; ce qui découvre pour la seconde fois tout son charlatanisme (*a*).

(*a*) J'ai eu l'année passée auprès de moi une Dlle. du Vigan, qui vint à Arles avec son magnétiseur. Cette malade étoit nerveuse au plus haut degré; je voulus la persuader qu'il falloit renoncer au magnétisme, si elle vouloit guérir; ce qu'elle ne voulut jamais faire. Je la renvoyai bien vîte au Vigan, pour n'être pas responsable de son incurabilité; j'apprends aujourd'hui, par deux malades arrivés depuis peu de St.-Hypolite, qu'elle est toujours dans le même état, et pis encore.

Une autre malade arrivée de Grenoble avec son mari, qui buvoit deux bouteilles de vin par jour par le conseil d'un médecin Brownien, ne voulut jamais changer de régime, bien différend de celui que je voulois lui prescrire; je la renvoyai à Grenoble; mais piquée de ce que je n'avois pas voulu la garder auprès de moi, elle a suivi exactement l'ordonnance que son mari m'avoit demandée, et sa santé s'est rétablie; puisqu'on l'a vue à Grenoble rentrer dans le monde et profiter des plaisirs du carnaval: ce sont ces sortes de caprices qui font passer pour folles certaines vaporeuses, et en effet elles le sont; ce qui mérite des égards et la plus grande compassion, pourvu toutes fois que je ne sois pas chargé d'elle; n'ayant pas oublié que j'ai resté à Paris auprès d'une certaine

Ceci me conduit, Messieurs, à vous parler d'un autre remède non moins dangereux en pareille circonstance, ce sont les eaux minérales chaudes, que nous appelons thermales ; qui, par les raisons ci-dessus exposées, font plus de mal que de bien à ceux sur qui on les applique sans distinction. Il seroit donc à souhaiter que les médecins des eaux sussent faire la distinction de l'espèce de paralysie dont j'ai parlé ; mais soit ignorance, soit préjugé, soit enthousiasme pour un remède qu'ils manient si souvent, ils reçoivent indistinctement tous les malades qu'on leur envoie, et les plongent indifféremment dans leur piscine ; il ne leur arrive jamais de renvoyer ceux qui sont attaqués de la paralysie spasmodique, ceux-là même à qui les eaux thermales sont si contraires ; il en est de même pour l'électricité, quand on l'applique sur des membres tendus et crispés.

C'est ainsi qu'en s'écartant du chemin que nous ont tracé nos premiers Pères, pour ne s'occuper que d'idées frivoles, et du merveilleux de notre Art, on retarde ses progrès. On rejette les préceptes d'Hippocrate ; on critique ceux d'un mé-

---

vaporeuse de la plus haute considération pendant 22 mois, par complaisance pour Mde. sa mère, aux sollicitations de laquelle je ne pus résister, en me flattant toujours qu'elle seroit plus docile ; mais auprès de laquelle je n'ai pas moins échoué, ce qui me coûta bien de chagrins.

decin de l'antiquité la plus reculée, qui a su partager toutes les maladies en deux classes distinctes et séparées; ce sont celles qui appartiennent au relâchement de la fibre, et celles qui appartiennent à la tention de cette même fibre; c'est ainsi que Thémison avoit trouvé le fil du dédale, dans lequel la trop grande science nous a égarés; faudra-t-il vous le dire, Messieurs, les Médecins de ces premiers tems étoient moins savans que ceux d'aujourd'hui, j'en conviens; mais ils guérissoient. La découverte du nouveau mode n'étoit pas encore faite; la boîte de Pandore étoit fermée pour eux; Boerrhave, ce médecin célèbre, et beaucoup trop célèbre peut-être, qui, le premier a introduit les remèdes chimiques dans la médecine-pratique, pour favoriser des idées hypothétiques à lui propres, n'avoit pas encore paru; la chimie, cette science si lumineuse, n'exerçoit pas encore son empire jusqu'aux lits des malades; mais ces médecins, contemporains d'Hippocrate, guérissoient, je le répète; et nous, que faisons-nous avec nos nomenclatures toujours nouvelles et toujours de mode? avec ces distinctions scolastiques en genre et en espèce; avec nos nosologies plus ou moins scientifiques; ces pyrétologies, ces nosographies philosophiques qui se contredisent entr'elles; et qui voulant tout nous apprendre, ne nous apprennent rien; si ce n'est des termes barbares tous plus nouveaux qui exigeront

bientôt un nouveau dictionnaire ; avec nos réticences enfin, que la passion a enfantées ; que faisons-nous ? nous ne guérissons pas.

Si ce reproche scandalise quelqu'un, je le prends tout pour moi ; la médecine, cette science divine fut toujours conjecturale ; vous le savez, MM. elle l'est aujourd'hui plus que jamais, parce que nous faisons nos efforts pour l'obscurcir davantage ; et d'après cet aveu, je puis bien dire avec franchise, que celui de nous, qui ne fait que des petites fautes, est le plus habile ; Hippocrate en a fait ; il n'a pas craint de les publier ; j'en ai fait comme un autre ; mais j'en faits beaucoup moins aujourd'hui, parce que j'ai corrigé ma pratique, et que ma médecine est simple comme celle de notre premier maître ; et c'est avec cette médecine que j'opère les miracles que je ne cesse de publier depuis 1760, pour l'avantage des malades, et pour celui des médecins, qui ne veulent pas en profiter.

Les faits ci-après n'étant pas étrangers à la simplicité de ma médecine, attesteront cette vérité. Une dame de Paris, que je pourrois nommer, avoit chez elle une institutrice (*Mlle. Bourgeois*) pour ses enfans. Cette Dlle. âgée de 35 ans, me consulta pour certains maux d'estomac qui la tourmentoient depuis long-tems ; je reconnus à son récit la cardialgie hystérique ; j'ordonne l'eau de veau pour tout remède ; et la malade fut guérie dans

un mois d'un mal très-importun, pour lequel un médecin lui faisoit prendre des pillules stomachiques et purgatives.

Une cure opérée par un remède aussi simple, engagea la Dame en question à me demander conseil sur son état; celle-ci étoit sujette à des attaques convulsives qui imitoient l'épilepsie. Elle venoit d'essuyer une de ces attaques, dont la violence avoit été portée si loin, que ses bras en étoient meurtris; elle me les montra; instruit par les symptômes que cette Dame étoit hystérique et non épileptique; attendu que les évacuations périodiques étoient dérangées, j'ordonne les bains tièdes de trois heures, et l'eau de poulet, les lavemens à l'eau froide, et le régime le plus raffraîchissant, et sur-tout la privation du café, dont elle faisoit un usage immodéré. Ce régime, bien différent de celui qu'elle observoit, ne lui plut pas; elle voulut consulter son médecin, avant de se soumettre à mon ordonnance; elle lui raconta l'histoire de l'institutrice et sa guérison; celui-ci la détourna du chemin qu'elle alloit prendre, et lui conseilla, quoi? Je frémis quand j'y pense. 1.° L'émétique. 2.° Plusieurs saignées tant du bras que du pied. 3.° Un large vésicatoire appliqué entre les deux omoplates. 4.° des sangsues au siége. 5.° Des venteuses scarifiées sur la nuque du cou; ce qui fut exécuté pour le malheur de cette Dame opu-

lente ; et comme tout alloit de mal en pis, il ordonna le *moxa* pour dernière ressource. La malade rebutée par l'insuffisance de ces remèdes, se refusa à ce dernier ; elle vint à moi au sortir de cette crise, dans un état désespéré.

Cette triste aventure me rappèle celle que j'ai citée ailleurs, dont je répéterai le détail. Mde de Lubomirska, Princesse de Pologne, arriva de Varsovie à Paris en 1770, pour me confier sa santé qui étoit fort délabrée ; elle avoit à son service une de ses femmes de chambre, jeune et fraîche, qui étoit affectée des mêmes infirmités que sa maîtresse ; c'étoit le dérangement de ses règles, provenant du spasme de la matrice ; des maux d'estomac ; une constipation opiniâtre, et des vents qui la tourmentoient beaucoup ; et pour tout dire, enfin, des vapeurs de la même espèce que celles de la Princesse.

J'ordonnai à cette fille les mêmes remèdes que ceux que j'avois prescrit à sa maîtresse ; mais celle-ci avoit apporté de Varsovie une lettre de recommandation pour un médecin de Paris, frère du médecin du Roi de Pologne ; ce médecin ne manqua pas de détourner cette fille de mes conseils (*tel est l'usage*) ; il la traita avec des pillules purgatives et emménagogues, ne fut-ce que pour faire assaut avec ma pratique, qui comptoit déjà plusieurs cures trop éclatantes, pour ne pas offusquer

ce

ce médecin ; mais la pauvre fille fut ensevelie trois mois après.

Je pourrois citer plus d'un exemple de cette espèce ; si je ne craignois d'offenser des médecins que je respecte, qui se sont néanmoins rendus coupables de pareils meurtres, par cet esprit de rivalité qui produit constamment des inimitiés à nous rendre insociables avec nos collégues, pour ne pas dire inabordables. Quand est-ce donc que l'on abandonnera ces anciens préjugés pharmacéutiques, et plus encore ceux d'un amour-propre déplacé ? Je ne répondrai pas jamais ; j'aime à croire, au contraire, que les médecins se disposent à faire ce sacrifice ; puisque je compte à présent nombre de médecins, tant de la Capitale que des Provinces, qui ont abjuré leurs erreurs, ce dont je suis instruit par les lettres dont on m'accable.

J'ai parlé plus haut d'un certain machiavélisme qui nous déshonore ; il est tems de le divulguer. Je dirai donc que ma médecine, beaucoup trop simple, contrarie si fort les médecins Browniens, qu'ils la décrient de toute leur force ; ils citent des exemples favorables à l'appui de leurs assertions ; d'un autre côté, les journaux de médecine, ces dispensateurs arbitraires de la renomée, se sont coalisés entr'eux pour ne pas annoncer mes productions, ainsi que les observations que mes prosélytes leur envoient. Mon Mémoire sur

l'abus du quinquina, ma Réfutation de la doctrine médicale du docteur Brown; ma Notice sur l'Électricité, le Galvanisme et le Magnétisme, tous les trois envoyés aux deux journaux de médecine de Paris, le même jour que j'en fis la lecture à la Société académique, n'ont pas été annoncés; la sixième édition, enfin, de mon Traité des Affections vaporeuses des deux sexes, n'a pas été annoncée non plus; on sent bien que si je les avois adressées au journal de Montpellier, le rédacteur de cette feuille les auroit publiées de la même manière que mon Mémoire sur l'abus du quinquina; c'est-à-dire, par des nouvelles injures (*a*); de sorte que la vérité ne peut pas se faire jour; mais n'importe, cette sainte vérité triomphera tôt-ou-tard, malgré les efforts de ses ennemis et des miens; et

(*a*) Un des journalistes de Paris (Sedillot) a annoncé, il est vrai, mon Mémoire sur l'abus du quinquina; mais en l'annonçant, il m'a comparé gauchement à Guiparin, qui décria autrefois l'antimoine. Il a fait plus encore, il s'est empressé de publier dans son journal (*mois de ventôse an 12*) les réflexions critiques d'un jeune médecin de Tarascon, auxquelles il ne m'a pas été difficile de répondre dans la quatrième édition de mon Mémoire sur l'abus du quinquina. Quelle infamie! Sedillot n'en rougira pas, attendu qu'un journaliste de son espèce ne rougit de rien.

Au reste, M. Sedillot qui s'intitule, bon gré mal gré, médecin, semble cependant rougir de n'être qu'un ancien chirurgien.

ceux-ci rougiront un jour de m'avoir persécuté si long-tems (*avertantur retrorsum et erubescant qui volunt mihi mala*, pseaume 65) ; je suis assez fort, avec le secours de mes malades que je guéris, pour la faire connoître, sans que je prétende faire parler des journalistes sourds et muets; mais pour leur imposer silence quand ils s'aviseront de parler de moi avec mépris, et sans respect pour un vieux médecin qui a tout vu, et à qui il reste encore la force, du zèle et toute la vigueur de l'esprit ; assez généreux pour les instruire malgré eux ; et je trouverai d'autres journalistes, non médecins, qui me serviront avec joie : c'est par cette même intrigue que les médecins de toutes les nations se sont empressés de traduire chacun en leur langue l'ouvrage de Brown, sans qu'aucun de ces traducteurs aie parlé de moi, ni en bien, ni en mal ; ce qui découvre une coalition manifeste, entr'eux, leur foiblesse, et leur mauvaise foi. Tel est le machiavélisme dont j'entends parler ; machiavélisme d'autant plus criminel qu'il intéresse la vie des hommes.

J'entends les coupables se plaindre de moi ; mais les vrais médecins, ceux qui exercent leur profession avec honneur, me loueront au contraire ; ils exalteront mon courage ; ils trouveront même que je n'en dis pas assez pour terrasser le monstre que je combats ; car la France, l'Angleterre,

l'Italie, l'Espagne, le Portugal et tout le nouveau monde, ne nous présentent plus que des victimes de l'art, depuis qu'ils ont épousé la doctrine de Brown ; et s'il faut en fournir la preuve, la voici :

Cette affection du genre nerveux dont la cause étoit inconnue avant moi, est plus commune aujourd'hui que jamais ; je l'avois taxée avant notre révolution, aux deux tiers des maladies chroniques ; mais les passions de l'ame qui ont été la suite de cette révolution ; les maux que l'on a souffert, tant au physique qu'au moral, n'ont pas détruit ce calcul, tant s'en faut ; puisqu'au contraire cette affection du genre nerveux, qui ne se présentoit autrefois que dans les maladies chroniques, se présente aujourd'hui dans les maladies aiguës (*a*) ; on la trouve, enfin, presque partout ; et si quelque individu privilégié par la nature, né avec une disposition organique contraire à l'affection nerveuse, peut faire une exception ; une médecine usuelle et domestique, toujours brûlante ; un régime incendiaire, composé de café, de chocolat, de thé, de vin, de liqueurs spiritueuses et d'épices de toute

(*a*) Le lecteur se rappelera de ce que j'ai dit au sujet de la fièvre jaune, d'après Volnay, et d'après le Précis historique du savant M. Berthe, professeur de l'école de Montpellier, qui a manifesté son opinion sur le traitement de cette maladie ; en nous disant que le spasme étoit la première cause à combattre.

espèce que le nouveau monde a produit, corrige bientôt cette disposition innée ; de sorte que cet individu relâché par nature passe bientôt aux extrêmes.

C'est en cela que la médecine incendiaire de Brown aggrave les tristes effets de notre révolution ; et c'est précisément dans cette circonstance que l'on affecte de publier une troisième traduction française de l'ouvrage du médecin écossais (*celle de Fouquier*), dans laquelle ce traducteur répète ce qu'a dit son maître ; c'est-à-dire, qu'il ose avancer comme lui que sur cent malades pris au hasard, quatre-vingt-dix-sept sont *asthéniques* ou relâchés, et les trois autres seulement sont *sthéniques* ou tendus ; mensonge grossier qu'il a fallu proférer pour soutenir ce système ; ce qui prouve qu'il n'a été fabriqué que dans la vue de contredire ma doctrine ; j'en appèle à ce grand nombre de malades qui ne cessent de se plaindre d'avoir été traités et mutilés avec des remèdes échauffans, et par ceux qui s'adressent à moi de toutes les parties de l'Empire Français, que je guéris ensuite avec des remèdes contraires ; guérisons d'autant plus éclatantes, que je les opère en corrigeant les fautes des médecins Browniens, dont je citerai un seul exemple.

Une petite fille, âgée de sept ans, avoit été traitée à Paris par un médecin de cette espèce, dans

une fièvre putride pernicieuse, ou qu'il crut pernicieuse, avec une quantité prodigieuse de purgatif, de quinquina et de vésicatoires dont il avoit couvert tout le corps de cet enfant; et la tisane vineuse; ce qui caractérisoit parfaitement la pratique de Brown. La fièvre duroit depuis 68 jours; le corps de cette jeune fille étoit atrophié; une faim canine la dévoroit; elle étoit continuellement agitée; elle pleuroit; elle ne dormoit point; elle troubloit ses voisins par ses cris; elle m'égratignoit si je voulois tâter son pouls; elle ressembloit enfin à une enragée: ce fut après avoir gémi sur le sort de cet enfant, que je proposai le bain tiède, sans oser me flatter qu'il réussiroit; M. Bœuf, père de cet enfant, n'hésita pas de recourir à ce remède; et la petite malade en retira le fruit; elle revint à la vie.

Je poursuis, et je dis que l'électricité n'est pas étrangère à cette erreur; et en effet, on s'obstine à ne vouloir pas reconnoître dans la plupart des maladies chroniques la tension de la fibre nerveuse, et l'on a recours à l'électricité, toujours insuffisante et dangereuse en pareille circonstance; tandis que l'on guériroit ces prétendus incurables, en se conduisant d'après mes principes; on leur épargneroit, tout au moins, les nouvelles épreuves auxquelles on les soumet à pure perte, et le plus souvent au détriment de leur santé; mais on ferme

les yeux à la lumière qui vient nous éclairer ; on se laisse séduire par le merveilleux de notre art ; le physicien se présente avec ses instrumens ; il appèle à lui les sourds, les muets et les paralytiques ; tandis qu'il a à côté de lui des aveugles volontaires, qu'il guériroit avec les seules armes de la persuasion, sans recourir à ces secousses électriques, à ces foudres artificiels qui ne laissent après eux que le bruit de leurs éclats ; on se dit physicien avec orgueil ; on se dit philosophe par ostentation et par mode, sans mériter de se décorer d'un si beau nom ; on change tous les termes de la médecine pour n'être pas entendu ; et en effet, on ne s'entend plus ; et le cahos dans lequel nous vivons ressemble à celui qui existoit avant la création ; si nos prétendus philosophes veulent bien l'avouer, la vraie médecine n'existe plus, à en juger par les écrits de Brown et ceux de ses traducteurs.

O vous Gouvernement Paternel que je chéris et que j'honore ! ô vous sous lequel nous avons le bonheur de vivre aujourd'hui ! je viens de vous instruire ; frappez, et vous disperserez d'un seul coup cet essaim de novateurs, qui, par leurs systèmes meurtriers, font des hommes qui ont recours à eux autant de martyrs ; ce qui m'autorise à leur dire avec l'orateur Romain : « *quò usque tandèm abutere patientiâ nostra* » ; jusqu'à quand

abuserez-vous de notre patience ? et en effet, il faut invoquer toute celle que la religion m'inspire pour ne pas se révolter en voyant mutiler les humains de sang froid ; il en faut beaucoup aussi pour ne pas crier au meurtre quand il est visible, que l'on éviteroit ces sortes d'assassinats, si on vouloit se ranger franchement vers mes principes ; ce qui présenteroit un accord d'autant plus édifiant qu'il tourneroit au profit des humains. Surveillez ces écoles *modernes et sur-tout celle de Strasbourg* ; ne permettez pas qu'elles s'écartent jamais des préceptes de notre premier maître, qui en savoit plus qu'elles, et aux leçons duquel nous sommes forcés de recourir si nous voulons faire du bien à nos semblables.

Que la chimie, toujours plus féconde, se borne à fournir ses nouvelles découvertes aux arts qu'elle vivifie ; et qu'elle ne s'avise pas d'introduire chez nous un idiome nouveau et inintelligible, qui annonce la trop grande influence, et l'empire qu'elle voudroit exercer sur nous ; nous avons d'elle l'antimoine avec toutes ses préparations, le mercure avec les siennes, cela nous suffit avec le quinquina ; pourvu que nous n'en abusions pas ; c'est avec la plus grande confiance que nous les employons, puisque c'est toujours avec fruit ; mais nous la prions de porter ailleurs ses trésors, et tout restera dans l'ordre.

Je dirai donc avec Sthaal : » *Chimiæ usus in me-*

decina nullus aut ferè nullus ». Ce grand chimiste a donc avoué que la chimie étoit inutile, ou presque inutile à la médecine; et celui-ci n'est pas le seul; car son opinion très-applicable à l'époque où ce grand médecin vivoit, l'est encore plus aujourd'hui, d'après le même aveu d'un de nos médecins de distinction (Cabanis), consigné dans un de ses ouvrages, intitulé : *Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine*, où il dit : » que le nouvel éclat que les chimistes modernes donnent à cette science, et les efforts très-louables de quelques-uns d'entr'eux, pour rendre ses découvertes directement utiles à l'art de guérir, ne paroissent pas encore avoir donné des résultats bien étendus, et sur-tout bien surs (*a*) ».

(*a*) Le docteur Cabanis a jeté son coup d'œil sur la réforme indispensable de la médecine, après nous avoir fait part, dans le plus grand détail, des révolutions qu'elle avoit essuyées : ouvrage qui annonce la science profonde de son auteur. Mais a-t-il rempli son objet? non. Pour moi je n'hésite pas de prononcer que cette réforme a été proposée depuis long-tems par Themison; mais les médecins l'ont rejetée. Cet auteur a partagé, comme je l'ai dit plus haut, toutes les maladies en deux classes distinctes et séparées; il les attribue toutes à la tension de la fibre et au relâchement de cette même fibre (*strictum et laxum*); mais nous sommes obligés de convenir aujourd'hui que la tension est plus commune que le relâchement (malgré l'opinion de Brown), d'après la dégénérescence de l'espèce humaine, et le genre de vie que l'on a adopté depuis

A l'appui de cette vérité, la décade philosophique fait mention de quelques exemples qui ne sont pas favorables à la chimie. On lit, en effet, dans le dictionnaire de la nature, par Mr. A, L, S, D, imprimé en l'an XI, pag. 50, n.° 35, par un professeur de physique, deuxième édition, ce qui suit : » On ne blâme point, nous dit le rédacteur de cette feuille savante, les jeunes au-

---

la découverte du nouveau monde ; et si jamais on est persuadé de cette vérité, on sera moins prodigues en purgatifs et en quinquina. On n'appliquera plus des vésicatoires, à tout propos, sur toutes les parties du corps, sans en excepter aucune ; on ne placera plus de sangsues pour suppléer à la saignée, dans le dessein prémédité de détruire la chirurgie (*a*) : et ce vouloir des médecins n'est que trop prononcé ; il régnera tant que la rivalité entre ces deux corps existera.

Cette vérité est appuyée sur l'expérience de plusieurs siècles ; elle est telle, que les médecins de nos cantons (St.-Remy, St.-Gilles, Nismes, etc.) ont arboré la lancette, le bistouri et les ciseaux ; desorte que la médecine n'est plus comptée pour eux au rang des arts libéraux, mais à celui des arts mécaniques : *ô tempora, ô mores* ! qui est-ce qui la tirera de cet état anarchique ? le Couvernement est seul capable d'opérer cet heureux changement ; ce sera, quant à force de représentations, il ouvrira les yeux sur cette espèce de brigandage.

(*a*) On peut reprocher à ma doctrine d'avoir détruit la pharmacie ; mais l'ai-je fait dans le dessein de lui nuire ? non sans doute. Je déclare que ce ne fut jamais mon intention ; les circonstances l'ont exigé de moi ; ce n'est que par force et en vue des humains que je me suis élevé contre elle.

teurs qui, dans leur début, n'hésitent pas de faire connoître leur nom au public. Cette audace a quelque chose de franc et de courageux ; mais qu'un savant prenne l'anonyme en donnant une nouvelle édition d'un ouvrage estimé ; c'est un trait de modestie peu commun ; sans chercher à lever le voile transparent dont cet auteur a jugé à propos de se couvrir, nous nous arrêterons un moment sur cette intéressante production ; l'événement que nous allons raconter, d'après l'auteur du dictionnaire, a été observé par Bianchini, médecin de Vérone ; il a été ensuite communiqué par Paul Rolli à la Société Royale de Londres, voici le fait :

» Madame la Comtesse Cornelia Bandi, de la ville de Cesène, âgée de 62 ans, se portoit à merveille, lorsqu'un soir on observa qu'elle étoit pesante et assoupie ; elle se retira dans sa chambre pour se coucher ; quand elle eut resté deux heures avec sa femme de chambre ou à faire ses prières, elle s'endormit ; on ferma sa porte ; le lendemain, la femme de chambre voyant que sa maîtresse ne se reveilloit pas à son ordinaire, entra dans sa chambre et l'appela ; elle n'eut point de réponse ; craignant alors quelques fâcheux accidens, elle ouvre la porte et la fenêtre, et voit le corps de sa maîtresse dans l'état déplorable que nous allons décrire.

A quatre pieds de son lit étoit un tas de cen-

dres, dans lequel on distinguoit deux jambes entières, depuis les pieds jusqu'aux genoux avec les bras; entre ses jambes étoit la tête de cette dame, et la partie du derrière du crâne, qui avoit cette qualité particulière, qu'en les touchant elles laissoient aux doigts une humidité grasse et puante; on observa que l'air de sa chambre étoit chargé d'une espèce de suie légère; il y avoit une petite lampe sur le plancher sans huile couverte de cendres; rien n'étoit d'ailleurs dérangé dans l'appartement ».

Le rédacteur de cette feuille ne doute pas que cette dame n'ait été consumée par un feu intérieur, qui, concentré d'abord dans la poitrine, a commencé par lui donner la pesanteur qu'on lui avoit observée à souper; il conjecture de là que ce feu s'étoit développé pendant le sommeil, et que cette dame, en ayant ressenti les effets, s'étoit levée pour prendre l'air, et pour aller peut-être à la fenêtre; mais qu'elle ne put gagner qu'à quatre pieds de son lit, où elle fut saisie par les violents efforts auxquels elle a succombé.

Je pense, dit le fameux Lecat, à ce sujet, que l'embrasement a commencé par les entrailles, et par les matières contenues dans l'estomac; et que les jambes, le sommet de la tête, et quelques doigts ont été conservés, comme étant les parties les plus éloignées de ce foyer.

Le marquis Scipion Maffei, qui a écrit sur cet événement, dit que cette dame avoit coutume de se frotter le corps avec de l'esprit du vin camphré; il pense, avec raison, que cette drogue est une des causes de ce phénomène, qu'il regarde comme une espèce de foudre particulière à l'économie animale.

Cinq faits semblables sont consignés dans les memoires de la Société Royale de Londres; les trois premiers sont publiés dans ce recueil; M. Lecat fut témoin du quatrième, et le cinquième lui fut raconté par un curé de Brétagne. Tous ces événemens, heureusement très-rares, attestent l'existence d'un principe igné chez les hommes et chez les animaux, plus ou moins abondant; mais toujours susceptible, lorsqu'il est excité, de devenir l'existence d'un principe de mort.

Un sixième fait mérite, sans doute, de figurer à côté de ceux que je viens de rapporter, et celui-ci, se trouve dans le journal de l'empire. Il y a quelques jours, nous dit le rédacteur de cette feuille périodique, du 22 nivôse an XIII, que l'on apporta à l'école de médecine les restes du cadavre de la dame Boyer, trouvée incendiée dans sa chambre, rue du Doyenné à Paris. Le mercredi, 6 de ce mois, à trois heures du matin, ses voisins furent reveillés par l'odeur de la fumée, et l'on s'apperçut que le feu étoit dans la chambre qu'elle occupoit; on ouvrit la porte, et l'on ne trouva

des débris de ce cadavre, que les os du bassin et la jambe droite, tout le reste étoit consumé; le feu avoit endommagé une petite table et une commode, tous les autres meubles n'avoient reçus aucune atteinte du feu; à onze heures et demie du soir, il n'y avoit aucune apparence d'incendie chez cette dame; trois heures ont donc suffit pour opérer la destruction presque entière de ce corps; or, on sait qu'il faudroit plusieurs voies de bois, et un feu très-vif pour consumer le corps de l'individu le plus maigre.

Ces considérations ont fait penser que les combustions humaines avoient quelque chose d'extraordinaire, et qu'elles pouvoient se rapporter aux combustions humaines qu'on appèle *spontanées*. On croit aussi que plusieurs corps sont susceptibles de s'enflammer eux-mêmes, et de se détruire très-rapidement; on a trouvé des individus consumés sans que les objets dont ils étoient environnés fussent endommagés; ces sortes de faits, rares à la vérité, ont fait l'objet d'un ouvrage curieux, qui a pour titre : *Essai sur les combustions humaines, produites par les liqueurs spiritueuses*; la dame Boyer étoit dans ce cas.

Le savant Bichat fut témoin d'une de ces combustions; il avoit laissé dans son amphithéâtre de dissection un corps humain, dans l'état de putréfaction; il le gardoit pour observer les phénomènes

de la fermentation putride ; un jour qu'il s'étoit approché de trop près de ce corps avec une bougie allumée à la main, le feu prit à la lèvre inférieure de ce cadavre, s'étendit très-rapidement sur toute la superficie de ce corps et en opéra la destruction totale en peu de tems. On a remarqué aussi que les individus qui font usage des liqueurs spiritueuses sont plus exposés que les autres à ces sortes d'accidens ; or, est-il que ces deux circonstances étoient réunies chez Mde. la Comtesse Cornelia Bandi, et chez la dame Boyer ; et si celle-là ne se livroit pas aux liqueurs spiritueuses, comme la dame Boyer, elle se frottoit le corps journellement avec de l'esprit du vin camphré, ce qui étoit équivalent.

Il est prouvé par les exemples cités ci-dessus, et publiés avec la plus grande authenticité, qu'il existe réellement dans l'homme et dans les animaux un principe igné, qui, dans l'état de santé, doit être en équilibre avec les autres élemens qui entrent dans la structure de nos corps ; on ne disconviendra pas non plus que ce principe igné n'ait été excité chez Mde. la Comtesse Cornelia Bandi, par l'usage journalier qu'elle fesoit de l'esprit du vin camphré, avec lequel elle se frottoit le corps pour fortifier des membres soi-disant relâchés, qui étoient vraisemblablement secs et tendus (*il en étoit de même chez la dame Boyer, qui se gorgeoit*

de liqueurs spiritueuses) : cette supposition ne paroîtra pas gratuite, puisqu'on ne voit aujourd'hui que relâchement, là où il n'y a que sécheresse et tension, d'après la doctrine de Brown, et que d'ailleurs les corps relâchés ne se seroient pas consumés par un feu intérieur qui n'est jamais surabondant chez eux; et voilà pourquoi tant de paralytiques par tension, c'est-à-dire, par cause spasmodique, reviennent des eaux thermales, auxquelles ils ont recours, plus malades que jamais, finissent par être racornis tout-à-fait, et meurent dans les tourmens d'une contraction de nerf qui ressemble à la torture.

J'en ai vu un, entr'autres, qui avoit été deux fois aux eaux de Balaruc, qui a resté pendant trois ans dans un lit de douleur sans dormir un seul instant, et en jetant continuellement les hauts cris; la contraction des nerfs cruraux étoit si forte, que ses jambes se replièrent sous les fesses. J'ai encore vu une fille, âgée de 50 ans, dans un état à peu près semblable, la même contraction de ses nerfs força la tête du *fémur* à sortir de sa cavité. Que l'on parcoure tout l'Empire Français, on sera frappé d'étonnement à la vue de cette quantité de malheureux qui reprochent aux remèdes excitans de les avoir réduits dans cet état; tandis que les bains tièdes les auroient guéris. J'ai vu à Paris, en l'an XI, M. de Quinsac qui

qui avoit perdu l'usage de ses pieds et de ses mains par l'effet de tous les fortifians avec lesquel on l'avoit traité, sous le prétexte que ses membres étoient relâchés; lequel malade se baigne aujourd'hui dans l'eau tiède, où il reste quatre heures par jour avec un succès qui n'est pas équivoque.

Quand on a vu M. de Broglie, Evêque de Noyon, cité ailleurs, montrer à toute la faculté de médecine de Paris, qui avoit été consultée avant moi, son épine du dos pliant aux efforts douloureux de ce racornissement par l'effet d'une médecine irritante; et que l'on a vu ensuite cette épine du dos se redresser, les douleurs cesser à la faveur des bains longs et multipliés que je lui avois prescrits; peut-on meconnoître de pareils effets?

Quand on a vu ensuite ce même Prélat, si bien guéri, qu'il assista à Rheims au sacre de Louis XVI, en vertu de la place qu'il occupoit auprès de lui, retomber dans le même état (quand j'eus quitté Paris), par l'effet d'un régime désordonné, et par l'intrigue des médecins qui le livrèrent ensuite au sublimé corrosif, aux pilules fondantes et purgatives, aux bouillons de vipère, à l'eau de rabel; dans la vue de détruire un petit *bobo* (*c'est ainsi qu'il appeloit un reste de douleur qu'il ne ressentoit qu'en éternuant*), qui avoit résisté au premier traitement, et que l'on regardoit comme l'effet d'une congestion humorale; tandis qu'il étoit ce-

lui d'une adhérence qui auroit cédé tôt-ou-tard à la continuité des bains tièdes; peut-on méconnoître encore une fois de pareils effets ? et peut-on après cela ne pas croire au racornissement des membres et des nerfs, et lever les épaules quand on entend parler de lui ?

J'ai actuellement auprès de moi Madame de la Garde, de Draguignan, qui est arrivée avec son mari, pour me demander conseil sur son état. Cette dame, âgée de 42 ans, est tellement racornie des mains, des pieds et de la machoire que la mastication en est gênée, et qu'elle ne peut se servir de ses mains pour ses besoins journaliers. Cette malade a parcouru toutes les eaux thermales des environs; elle a pris, en outre, beaucoup de purgatifs et des pilules d'aconit de ciguë et de jusquième, par le conseil des médecins de Montpellier, sous le prétexte spécieux qu'elle avoit un rhumatisme : si je parcourois tout l'Empire Français, combien ne trouverai-je pas de malades de cette espèce ? Si Mde. Laugier, citée plus haut, a été guérie par le moyen de 150 bains tièdes de trois heures, il en faudra au moins 300 de quatre heures, pour guérir Mde. de la Garde; aussi ai-je consigné dans ma consultation, qu'il ne falloit pas compter par mois; mais par années. Telles sont les bévues des médecins Browniens; *et ces bévues* sont malheureusement journalières; exemple en soit montré à

M. de Quinsac, que j'ai déjà cité, etc.

O vous, prôneurs exagérés de la doctrine infernale du docteur Brown ! de l'æther, du musc, du camphre, du quinquina et autres irritans de cette espèce, dont vous composez vos ordonnances du jour et celles du lendemain ; que répondez-vous à la vue du cadavre de Mde. la Comtesse Cornelia Bandi, et à la vue de celui de la dame Boyer ? rien, sans doute ; tandis qu'ils apprènent aux moins clairvoyans que vous en êtes les auteurs ; oui les auteurs ; et si jamais la doctrine de Brown pouvoit prévaloir sur la mienne, les combustions humaines seroient moins rares ; et en effet, chez Mde. de Cligni, citée dans le premier volume de mon Traité des Vapeurs, qui avoit gardé le lit pendant 27 ans sans pouvoir en sortir, par l'effet de tout ce que la pharmacie et la chimie ont pu inventer (*a*), n'étoit-ce pas ce principe igné, surabondant qui échauffoit l'eau du bain froid, dans lequel elle a resté plusieurs heures de suite pendant un an et plus, si elle a voulu obtenir sa guérison, ainsi que tant d'autres qui l'ont obtenue au même prix (*excepté M. de Noyon*) ? N'étoit-ce pas encore ce principe igné, surabondant qui lui procuroit ces éclats que

(*a*) Mde. de Cligni me demandoit un jour de lui citer une drogue qu'elle n'eut pas prise, sans compter tous les remèdes secrets de tous les charlatans qui passoient par Lyon.

vous n'avez jamais entendus et auxquels vous ne voulez pas croire ; parce que ne vous occupant qu'à faire des racornis avec votre médecine brûlante, vous n'êtes jamais appelés pour les guérir ? N'est-ce pas, enfin, ce principe igné trop abondant, qui procure tous les symptômes de l'hystéricité, sans que vous puissiez le contester ; et cependant vous ne vous occupez qu'à l'allumer davantage avec vos antispasmodiques, qui ne sont rien moins que rafraîchissans, tant s'en faut ; et non seulement vous ne guérissez pas ; mais encore faites-vous des incurables pour ne rien dire de plus.

Que penser à la vue de tant de maux ! se taire, ce seroit indifférence ou pusillanimité ; parler et dévoiler l'impéritie de l'art, c'est répondre aux cris de sa conscience ; c'est prêcher la vérité en dépit de tout blâme et de tout événement ; c'est ce que j'ai voulu faire de mon vivant, bien différent en cela de l'infatigable du Moulin, qui ne fit cet aveu qu'à son dernier moment, en disant : *Je laisse après moi trois grands médecins, savoir : la diète, l'exercice et l'eau.*

Frédéric Hoffman n'a pas imité M. du Moulin ; il a écrit de son vivant sur les vertus de l'eau, en intitulant son éloge : *De aquâ medicina universali* ; je ne pousserai pas si loin l'enthousiasme ; mais je dirai que c'est à la médecine de l'eau que

je dois la vigueur de mes quatre-vingt-ans ; mes forces physiques et intellectuelles, et la supériorité avec laquelle je lutte depuis 48 ans sans interruption contre mes adversaires ; qui, non seulement ne sont pas médecins, puisqu'ils ne guérissent jamais ; mais encore ne sont-ils pas physiciens ; ils ne réfléchissent pas sur les simples apperçus de la nature qui les presse de s'instruire ; ils ne savent pas qu'elle fait presque tout avec l'eau ; qu'elle a une infinité de manière de la modifier et de l'appliquer ; qu'elle produit une infinité d'effets différens : ils ne savent pas non plus que les cinq sixièmes de notre globe sont recouverts par les eaux de la mer ; l'autre sixième est criblé de sources, d'étangs, et sillonné de ruisseaux, de rivières et de fleuves ; que les parties intermédiaires sont couvertes de végétaux qui sucent l'eau par leurs racines, leurs branches et leurs feuilles, et versent dans l'air qui nous environne, tous les produits qui en résultent ; non sans dessein de la part du Créateur pour la conservation des êtres organisés ; les pluies, les brouillards, les neiges, les eaux métoriques qui arrosent des parties arides font le même effet.

S'il y a des parties de terre qui échappent à l'influence du liquide régénérateur et reproducteur ; ces parties sont frappées de stérilité ; l'atmosphère, sous le Ciel le plus serein et le plus sec, en apparence, est composée pour plus d'un tiers d'eau

en vapeurs, et dissoute dans les exhalaisons terrestres et dans le fluide électrique qui vivifie tout; tant sous le pôle que sous la ligne et sous les zones intermédiaires, dans les couches du globe et à différentes profondeurs. Il y a encore des sources dans les cavités, les anfractuosités et les canaux souterrains, qui ne sont pas moins admirables, et moins certaines, quoique moins connues; ce qui a fait dire à Sénéque, dans ses questions physiques : « que la nature tient en réserve une immense quantité d'eau pour, au besoin et dans la sagesse du Créateur, assaillir et régénérer un monde usé et corrompu ».

Il seroit impossible d'écrire l'histoire de l'eau, sans écrire celle de la nature; l'alliance de l'eau avec la lumière, le calorique, le frigorique, le fluide magnétique, l'électrique ou le galvanique produit tout dans l'atmosphère. Hippocrate, cet homme immortel, dont on méprise aujourd'hui les oracles, connoissoit toutes ces vérités qu'il a consignées dans ses Œuvres, et sur-tout dans son Traité de *ære, aquis et locis*, dans lequel l'eau joue un rôle très-important; peut-on après cela ne pas souscrire aux documens que nous a laissé ce premier maître de l'Art? ce que Brown n'a pas fait, puisqu'il fait gloire de s'en écarter par sa pharmacopée brûlante et incendiaire, avec laquelle j'ai prouvé qu'il ne fesoit que des martyrs et toujours des martyrs.

Avant de passer outre, voici encore une nouvelle critique que j'essuye, à laquelle il faut que je réponde ; à moins que je voulusse faire une exception en faveur de celle-ci. Un médecin de Lyon (Marc-Antoine Petit), vient de publier certains discours qu'il avoit prononcé dans les Sociétés académiques de cette Ville ; il a intitulé cet ouvrage : *Essai sur la médecine du cœur* ; et ne s'est pas dispensé, comme tant d'autres, de critiquer la nouvelle méthode de traiter les affections vaporeuses ; quoique cet à propos ne fût pas de son sujet (*Barthez, le fameux Barthez, ce puits de science, fit la même faute dans son ouvrage, intitulé : de la Science de l'Homme, pour nous faire part de sa méthode perturbatrice*). On a disputé long-tems, nous dit M. Petit, pag. 134, sur la cause prochaine de ces maladies si fréquentes dans le dernier siècle, et malgré les ouvrages de Raulin, Lorry, Pomme, Tissot, etc. la question est peut-être encore indécise (*pour M. Petit, sans doute*) ; les uns n'ont vu que des nerfs irrités, tendus, desséchés, enflammés qu'il falloit rendre à leur état naturel par les bains tièdes ; les antispasmodiques doux (*s'il en exista jamais de cette espèce*), les relâchans, les saignées multipliées ; Pomme, surtout, ajoute-t-il, qui a fait de cette méthode l'objet de son choix particulier, paroît avoir forcé jusqu'à l'excès, les conséquences qu'il en tire :

« *il cite l'exemple d'une fille qui vivoit habituellement dans les bains tièdes, et qui fut saignée plus de deux cent fois dans une année, ne pouvant être soulagée que par ce moyen ; comme si l'obligation de la répéter si souvent, n'avoit pas démontré jusqu'à l'évidence, que la saignée n'étoit que palliative, et qu'elle n'atteignoit pas la véritable cause de la maladie* ». Tel est l'apostrophe de ce médecin, ou chirurgien, comme l'on voudra. Voyons à présent si je l'ai méritée :

Je réponds à M. Petit que j'ai cité réellement cette fille, et encore deux autres hystériques qui *ne vivoient pas habituellement dans le bain tiède* ; *comme il ose l'avancer pour fortifier sa critique* ; mais au-contraire, qui, pour ne pas se baigner, fesoient de la saignée un remède exclusif ; et je ne les ai citées que pour montrer le danger de ces fréquentes saignées. M. Petit a donc voulu me mordre à quel prix que ce fût ; et ce besoin étoit si pressant chez lui, qu'il n'a pas su me lire, ou qu'il m'a lu sans réflexions ; car j'ai dit, à la pag. 189, de mon Traité des Affections Vaporeuses, tom. I., sixième édition, et dans toutes les éditions précédentes : » On rencontre tous les jours » des femmes vaporeuses, sujettes à ces sortes de » suffocations, qui ne connoissent que la saignée ; » et qui en comptent le nombre par celui des at- » taques de suffocation qu'elles ont quelquefois

» tous les jours; en diminuant ainsi le volume du » sang ; on remédie, il est vrai, à la pléthore et » au danger dont il semble qu'elles sont mena- » cées ; mais remédie-t-on au vice des solides ? » le volume du sang ainsi diminué, le calibre des » vaisseaux se rétrécit; leurs oxillations n'en de- » viennent que plus fortes et plus fréquentes ; la » chaleur, la sécheresse, et le racornissement en » sont la suite inévitable ; aussi voyons-nous ces pau- » vres victimes traîner une vie languissante jusqu'au » trépas ».

Plusieurs critiques de cette espèce ont fait le même *quiproquo* sans s'en douter ; mais il est vraisemblable que M. Petit l'a fait volontairement pour arriver plus promptement à son but ; qui étoit de préconiser l'emploi des toniques (*méthode de Brown*); qui, d'après mes expériences sont des véritables poisons : valloit-il bien la peine de se donner les airs d'être auteur, pour répéter ce que l'on a dit cent fois avant lui, et ce que disent journellement les médecins Browniens ?

Il est donc démontré par le passage de mon Traité ci-dessus, que je n'ai pas approuvé les fréquentes saignées, tant s'en faut; et que conséquemment M. Petit n'est pas fondé dans sa critique, qui ne tend qu'à contredire des principes certains et assurés; lesquels principes apprennent aux médecins à guérir des maux incurables avant ma dé-

couverte. Je suis, d'ailleurs, fort scandalisé que M. Petit, qui vise à la célébrité, aie débuté par tronquer et défigurer le passage qu'il cite; en disant que la fille en question vivoit habituellement dans le bain; et que j'avois approuvé les saignées multipliées; ce qui ne fait pas l'éloge de son cœur ni celui de sa médecine du cœur. Il est bon d'observer que M. Petit, que je n'ai pas l'honneur de connoître, m'a envoyé sa brochure, pour que je ne prétendisse pas ignorer une critique qu'il croyoit bien victorieuse.

Cette démarche, qu'un orgueil démesuré a dictée, annonce un homme enflé de son savoir. Et cet homme, né chirurgien, et puis poëte, faisant des mauvais vers, ne sera jamais compté au nombre des vrais médecins; ceux-ci savent, en effet, que le spasme n'a jamais été le produit de la foiblesse organique, comme le critique le prétend; mais toujours de la tension de la fibre nerveuse. Cette fausse théorie a paru fort commode à M. Petit; attendu qu'elle lui donnoit le droit d'employer impunément les toniques et les antispasmodiques; c'est pourquoi il l'a adoptée. Mais que résulte-t-il d'une pareille erreur? sinon des maux incurables qui conduisent lentement les malades au tombeau. Telle est la leçon que je faits à M. Petit, je souhaite qu'il en profite (*a*).

(*a*) On a sans doute des fortes raisons pour attaquer con-

Que l'on objecte tant que l'on voudra ; que l'on ramasse des faits isolés ou non, tant que l'on pourra ; ces faits ne contrediront jamais ma théorie, ni ma pratique ; et l'expérience sera toujours pour elle. Mes critiques se replieront, sans doute, sur ma véridicité ; ils me la reprocheront peut-être avec raison ; mais la pureté de mes intentions, et le désir de m'opposer aux maux que l'on procure journellement, par une pratique diamétralement opposée à la mienne, me justifieront toujours aux yeux de tout homme impartial, celui qui aime la vérité, et qui la publie à haute voix, aux dépens de l'amour-propre de ceux qui voudroient l'obscurcir. On n'attaque pas, d'ailleurs, des préjugés si fortement enracinés, sans faire des grands efforts ; il a fallu déchirer le voile qui cachoit cette sainte vérité ; ce qui ne se fait pas sans bruit ; trop heureux si, en m'attirant la haine des médecins pharmacéutiques, et celle de tous les critiques auxquels j'ai répondu victorieusement sans en épargner un seul, j'ai pu arriver à mon but, qui fut toujours de montrer aux humains le piège que leur tend une médecine trop scientifique (celle de Brown) qui les tue et les assassine en sureté de conscience.

Ce reproche de ma part n'est que trop fondé ; une

---

tinuellement ma doctrine ; et ces attaques durent depuis 1760 ; Il ne sera pas difficile au lecteur d'en deviner le motif.

pratique des plus étendues, et une correspondance plus étendue encore, m'ont démontré que ce ne sont pas le feseurs de phrases et de systèmes nouveaux qui guérissent; mais la nature quand elle n'est pas contrariée à tout instant par des remèdes trop actifs; et qu'elle est aidée par une pratique sage et éclairée. Tels sont les derniers documens que je donne à mes concitoyens; puissent les médecins actuels et futurs en faire leur profit.

« Souverains de la terre! s'écrie le docteur Lejoyand dans l'effervescence de son zèle, (*voyez son ouvrage sur les principes naturels*); vous repugnez à voir couler le sang de vos sujets; mais il existe dans vos empires un fléau plus destructeur que la guerre; c'est l'infraction continuelle aux lois de la simplicité, et l'oubli des préceptes de notre premier maître; il en est de bien essentiels que je n'ose pas désigner; il n'est pas permis à l'homme d'évoquer à la fois toutes les vérités nues sur la terre; elle feroient rougir trop de parjures; si on vous proposoit d'ajouter tous les ans cinquante mille hommes à la population de vos états, vous mettriez tout le poids de votre autorité, pour que rien ne s'opposât à son exécution; vous en conserveriez bien davantage, si la médecine étoit exercée comme il convient; avouons-le, la médecine actuelle mérite une place dans le code des lois; puisque les hommes se sont accoutumés à traiter si légére-

ment ce qui doit le plus les intéresser ».

M. Valentin ajoute dans son Traité de la fièvre jaune, pag. 541 : depuis le siècle d'Hippocrate, jusqu'à la fin du dix-huitième ; c'est-à-dire, jusqu'en 1784, époque où M. de Lejoyand a écrit ses principes naturels. On avoit vu des Aristophanes et des Molière s'égayer aux dépens de la médecine, et plaisanter les médecins ; on avoit vu des encyclopédistes propager le doute sur quelques articles, et répandre l'obscurité sur le plus grand nombre ; jamais on avoit tant parlé de la nature ; jamais on s'en étoit plus écarté dans la pratique ; la médecine a donc besoin d'une nouvelle législation ; M. Lejoyand en a démontré la nécessité ; il en a indiqué les bases ; on lui devra en grande partie l'impulsion extraordinaire que l'on remarque déjà dans quelques écrits.

Je finirai par me disculper envers les auteurs que j'ai critiqué malgré moi ; ce sera en les priant d'observer, qu'étant assailli de tout côté par des écrivains mal intentionnés ; je me suis vu dans la dure nécessité de défendre ma cause, ou de succomber sous la masse de tant d'écrivains suspects ; et si tous ces critiques veulent enfin se rendre justice, ils s'aperçevront qu'étant les agresseurs dans une matière aussi intéressante pour les progrès de notre art, ils sont les premiers coupables ; tandis que moi, paisible dans mes foyers, *ou croyant*

l'être, depuis que j'ai quitté Paris ; n'ayant d'autre ambition que de voir propager ma doctrine au seul profit des humains ; j'ai dû répondre à toutes les objections que l'on m'a faites, et aux sarcasmes dont on a payé mon zèle et mes succès.

Quand au journaliste Baumes, qui ne finit jamais avec moi (*voyez son journal de février* 1807, *pag.* 55), j'aurai quelque chose à lui dire en particulier ; ce sera en lui rappelant la lettre de M. Maucler, imprimée à Montpellier en l'an XI ; par laquelle ce jeune candidat, plus érudit que son professeur, se disculpe d'un reproche de plagiat que lui avoit fait ce fougueux journaliste, en lui disant : « Vous m'avez reproché à tort, Monsieur, de m'être paré des plumes du pâon ; puisque depuis long-tems vous l'en avez dépouillé ». M. Maucler reproche à son tour à M. Baumes, les preuves en main, d'avoir copié Piquer, mot à mot, dans son Traité des fièvres, au chapitre des parotides ; et pour que son accusation ne ressemble pas à celle de son adversaire, il place le texte de Piquer à côté de celui de M. Baumes ; il lui annonce en même tems qu'il s'occupe d'un ouvrage qui aura pour titre : *les plagiats à découverts* ; dans lequel il trouvera un chapitre fort étendu pour ce qui le concerne. Puisse cette justification que je rends publique, lui dit-il, décider les autorités supérieures à faire cesser le scandale que

vous occasionez dans l'école de Montpellier, par vos sorties indécentes, faites pour rebuter le jeune élève qui y vient pour s'instruire et non pour essuyer d'injustes sarcasmes.

Le Gouvernement instruit de la conduite scandaleuse du journaliste Baumes, Professeur de l'école de Montpellier, vient de prononcer contre lui, en donnant la place de Directeur de cette école à M. Dumas, quoique plus jeune que M. Baumes. D'un autre côté, M. Berthe, Professeur de la même école, l'un de ceux que le Gouvernement envoya à Cadix, pour arrêter les progrès de la fièvre jaune; après avoir entendu un certain discours de M. Baumes rempli de sarcasmes envers quelques-uns de ses confrères, dont il fut indigné, lui reprocha en pleine assemblée, la manière scandaleuse avec laquelle il avoit parlé de moi dans son journal; en lui disant qu'il fesoit servir cette feuille hebdomadaire à insulter des hommes respectables par leurs talens, par leurs vertus et par des longs travaux, dirigés uniquement aux progrès de l'art. Tous les autres Professeurs applaudirent au courage de M. Berthe; Baumes voulut se disculper, en disant, avec son imprudence ordinaire, que j'étois l'agresseur; il ne fut pas difficile à M. Berthe de prouver le contraire; et Baumes, tout confus, se retira.

Mais les Professeurs, fatigués depuis long-tems

par les plaintes qu'ils reçoivent de toute part contre M. Baumes, demandèrent, dit-on, au Ministre sa destitution ; quand le Ministre la refusa. Il résulte de cette nouvelle tracasserie, que M. Baumes n'assiste plus aux délibérations.

FIN.

ERRATA.

Page 5, ligne 19 ; dépourvu : *lisez* au dépourvu.
Pag. 33, lig. 1 ; que j'ai fair : *lisez* que je fais.
Pag. 47, lig. 5 ; et les émétiques : *lisez* et que les émétiques.
Pag. 86, lig. 4 ; beauzoup : *lisez* beaucoup.
Pag. 92, lig. 5 ; vertabres : *lisez* vertèbres.
Pag. 94, lig. 14 ; dans l'estomac : *lisez* de l'estomac.
Pag. 107, lig. 29 ; d'elle : *lisez* d'elles.
Pag. 125, lig. 3 ; l'esprit du vin : *lisez* l'esprit de vin ; et encore, pag. 127, lig. 14 et 24 ; du vin : *lisez* de vin.